

Défendre la raison en de sombres temps

Le mal qui est dans le monde vient presque toujours de l'ignorance et la bonne volonté peut faire autant de dégâts que la méchanceté si elle n'est pas éclairée.
A.Camus – La Peste

« Tant qu'il y aura des hommes qui n'obéiront pas à leur raison seule, qui recevront leurs opinions d'une opinion étrangère, en vain toutes les chaînes auront été brisées, en vain ces opinions de commande seraient d'utiles vérités ; le genre humain n'en resterait pas moins partagé en deux classes, celle des hommes qui raisonnent et celle des hommes qui croient, celle des maîtres et celle des esclaves. »
Condorcet – 1792

SOMMAIRE

Avant propos

Introduction : la raison face aux modes de pensée qui s’y opposent 8

Pierre Miele

La raison dans les dictionnaires 11

Dany Hadjadj

De l’usage du mot raison en mathématiques 19

Pierre Miele

La raison au cœur de l’humanisme 21

Roland Ferrandon

La Raison, objet d’un culte 39

Jean-René Tournadre

Et si la raison n’était pas le propre de l’homme 41

Jacques Bernard

Pensées magique, religieuse, rationnelle : confrontation-compréhension-interrelation-cohabitation 43

Michel Amrein

Défendre la raison en de sombres temps 57

Christian Godin

Que peut l’école 63

Pierre Miele

La raison à travers l’histoire : échec ou utopie ? 75

Guy Cagniant

Annexes

Remerciements 85

Les publications du cercle 86

AVANT-PROPOS

Pierre Miele,
président du Cercle Condorcet de Clermont-Ferrand

Depuis sa création en 1993, le Cercle Condorcet de Clermont-Ferrand publie régulièrement un livret de réflexions sur un thème choisi par ses membres parmi ceux que l'actualité met à l'ordre du jour, concernant la vie citoyenne, les valeurs de la République, l'éducation, l'école.

Ce 17ème livret est consacré à la défense de la raison contre les formes de pensée qui s'opposent à elle et semblent parfois triompher... Il est publié en 2017, dans un contexte de grand questionnement et de choix citoyens importants pour l'avenir : la raison en sortira-t-elle en vainqueur ?

Comme pour les livrets précédents, des membres du Cercle se sont proposés pour étudier un aspect du sujet ; ils ont présenté le fruit de leurs travaux au cours d'une des réunions mensuelles du groupe, pour discussion. Le résultat est un ensemble de productions écrites, revues par un comité de lecture qui a veillé à la cohérence d'ensemble tout en respectant l'originalité des travaux et des modes d'expression de chacun. Le présent livret s'enrichit du compte-rendu d'une conférence du philosophe Christian Godin qui a bien voulu nous apporter son éclairage.

L'ambition du Cercle est d'instruire le sujet, en référence aux principes humanistes que nous défendons, et d'outiller la réflexion des citoyens auxquels il s'adresse.

Le Cercle s'efforce de croiser les approches scientifiques, politiques et médiatiques afin de dégager quelques clés à l'usage des éducateurs et de tous ceux qui oeuvrent au « vivre ensemble ».

Que les auteurs soient ici remerciés ainsi que tous les membres du Cercle qui ont contribué à ce livret par leur participation aux débats et par leur vigilance.

Un grand merci à Christian Godin, conférencier invité, pour son éclairage bienvenu.

Tous nos remerciements également à la Fédération départementale, Ligue de l'Enseignement du Puy-de-Dôme pour son soutien à la réalisation et la diffusion de nos travaux.

INTRODUCTION

La raison face aux modes de pensée qui s'y opposent

Pierre MIELE

Des constats alarmants

Le sujet a été choisi début 2016 dans le contexte des attentats liés à l'islamisme radical, et celui de la progression du Front National confirmée par les résultats des élections *régionales* (*). De quoi susciter un questionnement de fond sur les modes de pensée qui guident les comportements tant des individus que ceux des groupes, et même des Etats. D'autres événements, survenus depuis, en ont renforcé l'urgence : réactions à l'accueil des migrants, attaques contre la laïcité, perversion de la démocratie en France et en Europe par ceux qui ont en charge de la faire respecter, inégalités de plus en plus criantes, élection de Trump...

Il y a là une mise en danger, qu'on espère partielle et momentanée, des valeurs héritées des Lumières.

Comprendre...

Nous nous sommes efforcés de porter un regard lucide sur les causes possibles de cette situation, sur les obstacles et les limites à l'exercice de la raison qui poussent à préférer au bien commun des solutions individualistes, communautaristes, voire nihilistes.

Comment expliquer de tels phénomènes ? Quelle est donc la place de la raison face à celle des croyances, des passions, des dogmes de toutes natures et pas seulement religieuses.

Comprendre n'est pas excuser ; mais c'est se donner des chances de moins se tromper, et de ne pas se laisser dicter des choix qui doivent rester ceux de citoyens libres.

Nos références

La Raison est au cœur de la philosophie des Lumières ; en particulier Condorcet n'a pas seulement posé des bases théoriques, il a aussi défini des conditions pratiques de leur mise en œuvre dans une société pour que celle-ci soit gouvernée dans le respect de la Raison, c'est-à-dire avec

le souci premier du bien commun : une République de citoyens, avec une école publique qui formerait des citoyens éclairés.

De nombreux ouvrages ont exposé cette pensée et cette œuvre, tout particulièrement ceux de Catherine Kintzler.

On peut en résumer les principes essentiels.

La **Raison est universelle** : tout individu est doté de la raison qui le pousse à vouloir tout examiner, tout comprendre. Elle ne peut s'exercer que dans l'affirmation des **droits de l'Homme** et des **différences** qui sont donc aussi universels

La **morale** et le **droit** découlent également de la Vérité, c'est-à-dire des postulats ci-dessus et de la connaissance des besoins naturels des hommes. Cette idée est un apport spécifique de Condorcet.

La **République** est le mode d'organisation collective adapté ; l'**instruction** en est le pilier.

Une société fondée sur ces principes doit instaurer un régime qui les fait respecter : c'est un combat jamais achevé, et qui passe par l'accès de tous à la connaissance, garante du libre arbitre. D'où l'exigence absolue d'une **instruction** assurée par une institution qui échappe aux dogmes.

L'**école** doit instruire l'élève pour outiller sa raison :

-disposer de connaissances (de vérités reconnues)

-savoir conduire un raisonnement ;

Cependant la poursuite de cet objectif a connu, et connaît encore, **bien des revers ; c'est à ces limites ou obstacles** qu'il faut s'intéresser, particulièrement sur un aspect, celui du rôle de l'école et de son efficience.

Un raisonnement simpliste qui met l'école en cause

Il est tentant de tenir le raisonnement suivant :

Si les individus sont « instruits », alors ils auront une pensée rationnelle et leurs décisions seront donc conformes à la raison, c'est-à-dire guidées par leurs connaissances, et donc conformes à la science (le vrai), au droit (le juste), à la morale (le bien)

Or on constate :

-que certains individus instruits ont des décisions ou des comportements non conformes ;

-que tous les individus, même instruits, ont parfois des décisions non conformes, incohérentes ;

Donc l'école n'est pas efficiente....

C'est la conclusion régulièrement énoncée dans les discours politico-médiatiques chaque fois que se présente un défaut qu'on ne sait pas expliquer autrement... D'où la tentation des gouvernements de charger l'école de palier le défaut constaté...

Plusieurs sortes d'obstacles explicatifs

C'est pourquoi il nous faut tenter d'étudier les limites et les obstacles, en suivant les principes mêmes de la Raison, c'est-à-dire en cherchant des causes et/ou des raisons. Répétons-le : causes ou raisons ne sont pas excuses ! Et il en est de nombreuses...

La Raison s'oppose à des modes de pensée qui lui résistent :

- l'instinct (réflexes, pulsions),
- la passion (émotions, sentiments, intimes convictions),
- les explications magiques ou révélées ;
- la soumission aux dogmes (pressions, influences, pouvoirs)

Mais la Raison comporte aussi des limites en quelque sorte intrinsèques, liées aux capacités humaines et à la possibilité de l'exercer en situation.

Enfin, elle s'exerce dans le cadre d'un système de pensée qui peut être ignoré ou contesté.

La Raison est fondée sur des vérités premières ou **principes** admis par consensus car considérés comme universels. Ainsi,

-le système de pensée des Lumières (théorie philosophique de l'Humanité) prend comme vérités premières les principes de la Charte des Droits de l'Homme et du Citoyen et du bien commun. D'où sont déduites les lois de la République par la règle de non contradiction.

-les théories scientifiques sont élaborées à partir de postulats, de critères de validité, et de règles méthodologiques qui ont varié dans l'histoire ; on est passé du cartésianisme de Descartes au 17^e, à l'empirisme du 18^e siècle (de l'observation et l'expérience vers la loi), au rationalisme des 19^e et 20^e siècles théorisé par Claude Bernard puis Karl Popper (aller de la loi vers l'expérimentation et à la réfutation)

Lutter

Comment continuer à défendre la raison, dans le respect des consciences et de la liberté de jugement qu'exige notre laïcité.

Sans doute faut-il savoir identifier chacune de ces formes de pensée et comprendre le mode opératoire de ceux qui les propagent pour mieux s'en protéger. Mais il faut aussi, et avant tout, comprendre le fonctionnement de la raison elle-même, ses limites, ses possibles faiblesses, les espaces qu'elle offre aux autres formes de pensée. Tout cela est et doit être au cœur de l'apprentissage, et c'est bien le rôle de notre école. Mais cela peut-il suffire... ?

Dans ce livret...

Le sujet est vaste, nous en aurons exploré une partie au moins, à travers les contributions qui composent ce livret et qui tentent successivement :

- de replacer la raison et sa définition dans l'histoire des idées ;
- de décrire les autres modes de pensée et leur fonctionnement : croyances religieuses ou culturelles, préjugés, superstitions,...
- de prendre acte des échecs de la raison, et du chemin qu'il reste à faire ;
- d'identifier les limites objectives à la pensée rationnelle, de décrire ou rappeler ce que peut et doit l'école, et par conséquent ce que la République doit par ailleurs à la société et que l'école ne peut pas garantir.

() le Cercle a publié début 2016 sur son site, des analyses sur chacun de ces sujets*

LA RAISON A L'ÉPREUVE DES DICTIONNAIRES

Dany HADJADJ

Un examen de la notion de "raison", à travers les divers usages du mot et leur évolution, dans les principaux dictionnaires de langue du français, du XVIIe au XXe siècle, constitue un préalable indispensable à nos réflexions.

Consulter un dictionnaire est l'acte habituel de toute personne désireuse de découvrir ou de préciser le sens d'un mot renvoyant à un objet ou à une notion mal connue. Soumettre pour notre part le mot *raison* à l'épreuve du dictionnaire ne nous permettrait-il pas de baliser le champ du concept qu'il dénote et de mieux appréhender une notion complexe placée au centre de nos réflexions actuelles ?

Cette étude sera menée à partir d'un corpus limité de dictionnaires de langue. Les dictionnaires encyclopédiques, qui nécessiteraient à eux seuls une étude approfondie, ont été exclus. On a retenu cinq dictionnaires de langue sous leur forme papier, dits « grands dictionnaires », car ils comprennent plusieurs volumes.

A peine est-il besoin de rappeler qu'un dictionnaire ne donne qu'une représentation de l'usage à un moment donné, et une représentation différée (l'utilisation d'un mot précède son enregistrement dans le dictionnaire). On a donc retenu cinq dictionnaires publiés entre le XVIIe et le XXe siècle :

le Dictionnaire universel d'Antoine Furetière (dit « Furetière ») pour le XVIIe siècle,

le Dictionnaire de la langue française d'Emile Littré, (dit « Littré ») pour le XIXe siècle,

ainsi que trois dictionnaires du XXe siècle, période où les méthodes de la lexicographie progressent largement :

le grand Robert de la langue française (GR),

le Grand Larousse de la langue française (GLLF),

le Trésor de la langue française (TLF).

Le laps de temps considéré, du français classique au français moderne, paraît suffisant pour cerner le contenu et l'évolution des termes qui renvoient à la notion étudiée.

On travaillera à partir de ces dictionnaires sur le traitement de deux termes, le substantif *raison* et l'adjectif *rationnel* (« qui appartient à la

raison »). Tous deux ont la même étymologie et sont d'origine ancienne mais le second voit sa productivité se manifester surtout à partir du XIX^e siècle. On mènera une étude à la fois morphologique et sémantique des termes, étude susceptible d'éclairer la notion de raison, dans son évolution et dans ses principaux sens.

1- Raison et Rationnel : morphologie, étymologie, chronologie

Le corpus d'observation a été constitué à partir de termes donnés comme « entrées principales » dans les dictionnaires choisis (environ 8 termes). On a écarté de nombreuses formes qui font l'objet de traitements variables selon les lexicographes, comme les formes verbales (ex : «garder sa raison», «entendre raison», «avoir ses raisons» etc.) et surtout de très nombreuses expressions, parfois proverbiales (ex «la raison du plus fort»), ensemble abondant et multiple qui témoigne de la richesse de la langue mais exigerait une étude spécifique.

Série I. Raison

La liste a été établie à partir du TLF, complété éventuellement par des données empruntées à d'autres dictionnaires ...

- *Raison*, substantif du latin *rationem*, accusatif de *ratio* (« parole, langage, récit »), fin du Xe siècle « ce qui est conforme à la justice, l'équité ».
- *Raisnable*, adjectif, 1^{ère} moitié du XII^e, dérivé de *raison*.
- *Raisnablement*, adverbe, 1^{ère} moitié du XII^e, sur *raisnable*.
- *Raisonnant*, participe présent-adjectif, XVII^e, du verbe *raisonner*.
- *Raisonnement*, substantif, XIV^e et surtout XVII^e, sur *raison*.
- *Raisonner*, verbe, fin XII^e, sur *raison*.
- *Raisonné*, participe passé, du verbe *raisonner*.
- *Raisonneur-euse*, XIV^e, sur *raisonnement*.

Les termes de cette série révèlent la productivité du terme *raison* sur lequel se sont formés les dérivés suffixaux suivants : l'adjectif *raisnable* qui engendre l'adverbe *raisnablement*, le substantif *raisonnement*, le verbe *raisonner* et les participes présent et passé,

raisonnant et *raisonné*, ainsi que le substantif-adjectif *raisonneur-euse*. Toutes ces formes répondent à des formes dérivationnelles classiques en français.

Une brève observation de la chronologie -quelles que soient les incertitudes et les variations de ce domaine - permet d'affiner l'étude. On constate que les termes répertoriés, apparaissent pour la plupart entre le Xe et le XIVe. Ils appartiennent donc au **fonds héréditaire de la langue française**

En outre la série présentée manifeste **une grande stabilité**. Certes sa productivité continue à se manifester, puisqu'on trouve quelques synonymes de raisonnement, mais ces créations nouvelles sont marginales et éphémères. Littré enregistre au XVIIe *raisonnaillerie*, terme présentant un suffixe peu fréquent et marqué comme « vieux ». Termes notés aussi, mais dans une simple « remarque », par Le TLF, des créations fugitives : *raisonnabilité*, chez les Goncourt (1894), et *raisonnage* en 1932, ce dernier terme étant marqué comme « rare » .et « péjoratif », une indication qui n'apparaît jamais dans le reste du corpus. Tout se passe comme si les auteurs abordaient un domaine de réflexion particulièrement cadré et que les **termes fournis par une tradition linguistique, qui perdure depuis le Moyen âge**, suffisaient à leur besoins.

Série II. Rationnel

Rationnel-elle, adjectif du latin impérial *rationalis* (« doué de raison » ou « fondé sur le raisonnement ») sur le latin classique *ratio* - «*rationis*», (raison, raisonnement). Terme de la première moitié du XIIe.

- *Rationalisation*. dérivé de *rationaliser* 1842, attestation isolée, repris au XXe siècle : 1907 « action de rendre rationnel », 1922 en psychanalyse, 1927 en économie, etc.
- *Rationaliser*, verbe, 1826, sur *rationnel*
- *Rationaliste*, adjectif et substantif, 1550, terme de médecine « médecin qui suit son raisonnement » ; puis 1778, en philosophie.
- *Rationalité*, fin XIIIe, « activité rationnelle » ; puis 1834, en philosophie.
- *Rationnellement*, adverbe, 1802, dérivé de *rationnel*.

La série II s'est formée par dérivation sur l'adjectif *rationnel*, qui engendre l'adverbe *rationnellement*, les substantifs, *rationalité* et *rationalisme*, le substantif–adjectif *rationaliste*, le verbe *rationaliser*, sur lequel est construit *rationalisation*.

Cette **série productive** se caractérise par l'utilisation de suffixes comme *-isme*, *-iser*, *-ité*, *-ation*, qui n'apparaissent pas dans la première série et sont au contraire fréquents à partir du XIXe siècle.

L'examen de la chronologie confirme cette observation.

Si l'adjectif *rationnel* est un terme ancien, attesté au XIIe siècle et retenu au XVIIe, par Furetière, comme terme de spécialité (« mathématiques », « terme de géométrie »), les dérivés de ce terme sont enregistrés tardivement. *Rationalité* et *rationaliste* apparaissent respectivement au XIIIe et au XVIe siècle, mais pour réapparaître à la fin du XVIIIe et au XIXe siècle et **la majeure partie des termes de la série II sont des termes du XIXe siècle**, période de grande créativité dans les langues de spécialité.

Les caractéristiques ainsi repérées - modes dérivationnels dans les deux séries, stabilité des formes au fil des siècles mais vitalité de la série II au cours des XIXe et XXe siècles - sont autant d'indices de **l'importance de ces termes dans la langue française**, importance qu'il conviendra de mettre à l'épreuve à travers l'examen comparé des définitions principales proposées par les cinq dictionnaires retenus.

2- Raison et rationnel : étude sémantique

La présentation, par les lexicographes, des définitions du terme *raison* - le seul dont nous donnerons une analyse sémantique précise – est très complexe. Les articles sont nombreux et fort longs (8 pages dans TLF), confus parfois (21 entrées dans Littré). Cette grande complexité a conduit certains dictionnaires, comme TLF, à proposer un tableau synthétique liminaire, pratique très exceptionnelle.

Les difficultés rencontrées sont liées aux caractéristiques sémantiques du terme ***raison*, terme abstrait et polysémique**, relevant à la fois de la langue courante, qui ne sera pas explorée ici, et de langues de spécialités parmi lesquelles est sans cesse citée la **langue de « la philosophie », domaine référentiel majeur**, repérée parfois par les marques, « didactique », « logique », voire par l'indication « histoire des idées » et illustrée par des exemples empruntés à des ouvrages de philosophie, autant d'indices qui vont guider l'analyse.

Les définitions proposées sont trop nombreuses pour donner lieu à une étude exhaustive. Elles ont été regroupées autour de 3 types, dont l'analyse sera d'importance inégale : le type 1, mode de pensée, étant essentiel, le type 2, principe explicatif, le type 3, autres sens.

2-1 mode de pensée

La définition de Furetière, la plus ancienne (XVIIe siècle) :

« *entendement, première puissance de l'âme qui discerne le bien du mal, le vrai d'avec le faux* », a certes recours à des termes qui seront utilisés par ses successeurs, mais son originalité repose sur la référence à « l'âme » (« forme substantielle qui rend les corps vivants », avec renvoi aux cartésiens), sur l'importance accordée à la morale, et sur l'association à Dieu, cité dans l'exemple : « *C'est un homme de bien qui va selon Dieu et raison* » ;

Les dictionnaires des XIXe et XXe siècles organisent leurs définitions autour des caractéristiques principales suivantes :

-la raison relève de la pensée

Ceci est exprimé par différents termes génériques du domaine de la philosophie : « faculté de... »

(Littré, GLLF), « capacité de jugement » (GR), « principe pensant » (TLF).

Le choix des synonymes est, lui aussi révélateur. TLF, par exemple, signale : *pensée, intelligence, esprit, connaissance*.

-la raison est propre à l'homme

C'est une caractéristique essentielle. Elle est opposée à l'instinct animal.

-la raison relève de différents domaines

Elle s'exerce dans **trois domaines principaux : la connaissance, le jugement, la conduite**, que Littré présente ainsi : « *capacité de jugement par laquelle l'homme connaît, juge et se conduit* ».

L'étendue de l'exercice de la raison est précisée ainsi :

« *Faculté de bien juger, de penser avec justesse, c'est-à-dire de distinguer le vrai et le faux, le bien et le mal, le possible et l'impossible, le beau et le laid etc.* », (dans GLLF).

Elle se voit attribuer pour synonyme bon sens et pour antonymes *folie, passion, imagination*.

Les caractéristiques de la raison sont explicitées, dans les différents dictionnaires, à travers des jeux d'oppositions :

-raison vs expérience

GLLF la définit comme « ensemble des principes directeurs de la pensée, indépendants de l'expérience, universels et immuables et dont l'homme prend connaissance par la réflexion »

Renvoyant à Cournot, il note « son pouvoir d'abstraction », « son pouvoir organisationnel ».

-raison vs intuition, connaissance intuitive

TLF note que la raison (en logique et dans le langage des sciences) est « Intelligence en tant que source de l'activité conceptuelle et visant à la connaissance discursive, faculté qui ordonne discursivement les faits et les notions, qui démontre, qui calcule ».

Sont donnés, comme termes en relations synonymiques : *raison raisonnante, démonstrative, spéculative, raison discursive*.

La raison implique donc le pouvoir d'abstraction, le pouvoir organisationnel, l'intelligence des rapports, elle est capable de régler les relations de l'esprit et du monde. Elle est considérée comme une faculté normative universelle.

GR « *La raison est opposée à la pensée irrationnelle, notamment dans le domaine de la création.* »

-raison vs foi

GLLF : « *la connaissance naturelle par opposition à la foi qui permet la connaissance des vérités révélées* »

-raison vs révélation, foi, croyance

Cet aspect est nettement souligné par GR :

« *Connaissance que l'homme peut acquérir dans ses rapports avec le monde, la nature, par opposition à toute connaissance qui lui serait fournie par une révélation, à la foi, à la croyance* »...

-raison vs superstition

GR en fait même : « *un système de principes appartenant à la nature même de l'homme et lui permettant d'accéder à la vérité, au bien, en s'opposant à la superstition et au fanatisme* ».

On voit apparaître ici des termes propres au siècle des Lumières (voir infra).

2-2 -Principe explicatif

Ce second sens (utilisé aussi dans la langue courante, non prise en compte ici) sera traité de façon plus rapide, à l'instar de ce qui se passe dans les différents dictionnaires. Tous l'enregistrent.

Furetière le définit par les mots : « cause, motif, fondement de quelque chose », pris également par Littré : *cause, sujet, motif* .

Dans les dictionnaires du XXe siècle, on repère les formulations suivantes : « motif explicatif » (GR), « ce qui rend compte d'un fait, d'un phénomène », « argument pour convaincre, preuve pour démontrer, notamment dans le cours d'une discussion », pour TLF qui donne pour synonymes : *cause, explication, origine, fondement, (le) pourquoi, principe*.

Les définitions, brèves, se recourent largement et renvoient à : explication et justification.

2-3-Autres sens

Outre les définitions déjà présentées, les dictionnaires enregistrent d'autres, assorties de marques de spécialités. Des usages isolés comme *raison*, utilisée en « charpenterie » selon Littré, mais surtout des sens qui relèvent du **droit** d'une part, auquel s'ajoutent la banque et le commerce, et des **mathématiques** d'autre part. Par ex. Furetière enregistre : « raison, en termes de Géométrie, d'Arithmétique, d'Algèbre, signifie proportion, rapport d'une quantité à une autre ». Cette définition du XV^e siècle est reprise au XXe et quelquefois explicitée, comme dans TLF : « Rapport existant entre une quantité et une autre ».

Les définitions dont on vient de répertorier certains traits dominants sont illustrées par des exemples nombreux, exemples d'auteurs connus - ainsi Littré fournit un véritable répertoire des auteurs du XVII^e et du XVIII^e qui ont utilisé le mot *raison* - mais aussi exemples empruntés à des philosophes.

On rencontre des références attendues à Descartes, Leibnitz et surtout Kant, dont les œuvres majeures font même l'objet d'une notice dans le TLF ; mais les auteurs du XXe siècle citent également des philosophes et/ou mathématiciens de la fin du XXe siècle, comme Cournot, Lalande ou Henri Poincaré ; voire du XXe siècle, comme Alquié ou Simone Weil, ce qui peut contribuer à révéler une éventuelle évolution de la pensée.

Les dictionnaires offrent donc une véritable représentation - si limitée soit-elle - de l'histoire des idées. Au sein de cette étude de la notion de *raison*, la philosophie des Lumières occupe une certaine place ; l'expression elle-même est citée explicitement dans DLLF où on peut lire :

« *Au XVIIIe siècle, les acquisitions de la philosophie des Lumières qui marque le progrès des connaissances et de l'humanité face à la superstition et au fanatisme* », affirmation suivie par une citation de Rousseau : « *la raison n'est-elle pas le préservatif de l'intolérance et du fanatisme* ».

Tandis que TLF repère : « *Au XVIIIe siècle, éventuellement avec une majuscule, la raison considérée comme idéal du progrès intellectuel, moral, scientifique visant le bonheur de l'humanité* » et signale : « *La raison divinisée sous la Convention en 1793* ».

Si sommaire soit-elle, cette étude révèle la richesse des formes et la complexité des sens du terme *raison*, fournissant à ceux qui veulent travailler sur la notion à laquelle il renvoie, une sorte de **base de données préalable**.

S'agissant de l'histoire des idées, l'examen des dictionnaires choisis, révèle comment, de *raison* à *rationnel*, le champ se déplace. On passe d'une culture relevant de l'humanisme classique et qui perdure, à une culture moderne dans laquelle les usages se diversifient et où la *rationalisation* fait son entrée.

Bibliographie

- FURETIERE Antoine. *Le Dictionnaire universel d'Antoine Furetière, 179.*, Reprod. Le Robert, 1978
LITRE Emile, *Le dictionnaire de la langue française*, 1863-1877. Réed. Gallimard /Hachette, 1958
ROBERT Paul, *Le grand Robert de la langue française*. 2e édition revue par Alain Rey. Ed. Le Robert, 1989
GUILBERT L., LAGANE R. NIOBEY G. (sous la direction de.) *Le Grand Larousse de la langue française*. Ed. Larousse, 1971-1977
CNRS-INALF. *Le Trésor de la langue française*. Ed. Gallimard, 1971-1994

DE L'USAGE DU MOT « RAISON » EN MATHÉMATIQUES

Pierre MIELE

Dans le vocabulaire actuel des mathématiques, il reste deux traces de ce qu'a pu être la raison au sein des mathématiques, mis à part le mot « raisonnement », enchaînement logique d'énoncés aboutissant à une conclusion :

-la **raison d'une suite** arithmétique ou géométrique, nombre qui relie les termes successifs de la suite, par addition ou par multiplication ; la suite est entièrement connue dès qu'on connaît sa raison et le terme de départ.

-les **nombre dits « rationnels »**, nombres exprimés par un rapport (ou quotient) de deux nombres entiers, et représenté par une fraction ; il existe une infinité de nombres non rationnels, cette non rationalité étant repérée dès les mathématiques grecques à travers $\sqrt{2}$ (rapport de la diagonale au côté du carré) et π (rapport entre diamètre et circonférence du cercle), mais le statut général de ces nombres n'a été théorisé qu'au 19^e siècle !

Le mot « raison » apparaît dans la 1^{ère} traduction en français des Eléments d'Euclide, datant de 1620. Il désigne le rapport entre deux grandeurs, et le mot « proportion » désigne l'égalité de deux « raisons ». Le Livre V constitue une sorte de théorie de ces raisons, ancêtres de ce qui sera ultérieurement appelé des « nombres » y compris autres que les nombres entiers.

Il n'existe pas d'originaux des Eléments d'Euclide ; ces Eléments sont parvenus en occident par l'intermédiaire des arabes, plusieurs siècles après le pillage d'Alexandrie... On ne connaît que des traductions en nos langues latines au Moyen Age (éditions imprimées : 1482 en latin, en français vers 1620). « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre », formule attribuée à Platon, suggère que la préoccupation majeure des mathématiciens philosophes de l'époque était de rendre compte du monde réel par une représentation des objets de ce monde par des objets géométriques à existence purement intellectuelle (objets idéels ou abstraits) et, par ce biais, d'en « percer les secrets », c'est-à-dire de décrire et établir leurs propriétés. Les livres d'Euclide (qui aurait été contemporain d'Aristote) constituent un traité monumental, état de cette « théorisation » : des définitions pour les classes d'objets (le point,

la droite,...) ; des postulats pour les propriétés admises (l'axiome des parallèles) et des théorèmes pour les propriétés qui se déduisent par le raisonnement ou le calcul.

Cinquième livre, Proposition 3 : « **Raison** est une habitude de deux grandeurs de même genre, comparées l'une à l'autre selon la quantité »

Commentaire de l'auteur :

« Quand une quantité A est en raison d'une quantité B, A est dite 'antécédente de la raison' et B 'conséquente de la raison'. Or cette raison définie par Euclide est divisée en raison rationnelle et irrationnelle. La rationnelle est celle qui peut s'exprimer en nombre, l'irrationnelle ne le peut pas comme la raison du diamètre d'un carré au côté d'icelui. »

Proposition 6 : « Les grandeurs sont dites être en même raison, la première à la seconde comme la troisième à la quatrième quand les équimultiples de la première et de la troisième, aux équimultiples de la seconde et de la quatrième, en quelque multiplication que ce soit, défont ensemble, ou excèdent, chacun à chacun, prenant celles-là qui s'entre-répondent. »

Proposition 7 : « Les grandeurs qui sont en même raison sont dites proportionnelles. »

Dans les explications, sont employées des expressions du type : « machin est à truc ce que bidule est à chose » pour exprimer ces proportions. Aujourd'hui, ces expressions dénotent un rapport quantitatif, un nombre ; il se peut qu'à l'époque d'Euclide, une telle expression ait exprimé plutôt une sorte de relation causale entre des objets ou leurs grandeurs.

Le concept de raison était donc présent dès l'antiquité grecque, du moins la chose, mais peut-être pas le mot ! Cette signification au sein des mathématiques, éclaire ou renforce les significations du mot raison trouvées dans les dictionnaires, qu'un mot ait ou non existé pour les désigner dans les langues d'époque.

Référence : *Les Quinze livres d'Euclide* – IRIS - LILLIAD – Université Lille1 - Traduction du latin en français par D.Henrion

LA RAISON AU CŒUR DE L'HUMANISME

Roland FERRANDON.

Les penseurs humanistes qui mettent l'homme au centre de leur réflexion ont été amenés à considérer que c'est essentiellement grâce à sa pensée, à sa raison, qu'il est parvenu à la fois à s'améliorer lui-même et à améliorer la société. Cette recherche humaniste ne s'est pas faite sans contestations et oppositions ; elle suscite encore de nos jours des doutes et des remises en cause.

« Les arbres, c'est bien possible, naissent arbres, même ceux qui ne portent aucun fruit ou des fruits sauvages ; les chevaux naissent chevaux, quand bien même ils seraient inutilisables ; mais les hommes, crois-moi, ne naissent point hommes, ils le deviennent par un effort d'invention. Les hommes primitifs qui menaient dans les forêts, sans lois et sans règles, une vie de promiscuité et de nomadisme, ressemblaient davantage à des bêtes qu'à des êtres humains. C'est la raison qui fait l'homme ; et elle n'a point de place là où tout s'accomplit au gré des passions. »

Quel est l'auteur de ce texte ? Un ethnologue ou un philosophe contemporain ? Non, ce texte date du XVI^e siècle, de 1530 environ. L'auteur ? Erasme, surnommé « le prince des humanistes » de la Renaissance, dans son ouvrage « De Pueris » (« De l'éducation des enfants »).

Voilà déjà bien posé le rapport étroit entre humanisme et raison.

Après avoir analysé ces deux termes, évoqué leur longue vie en commun, nous pourrions essayer de voir quelle est leur situation au XXI^e siècle, à l'ère des contestations, du transhumanisme, voire du posthumanisme.

Essai de définition et d'analyse

RAISON

La raison est considérée par la philosophie comme l'instrument intellectuel par excellence et la plus haute valeur humaine, source active de la pensée discursive, du raisonnement bien construit, du jugement et de l'action cohérente ; par une réflexion bien ordonnée elle permet d'essayer de distinguer le vrai du faux, le réel de l'imaginaire, dans le

domaine de la connaissance, et le bien du mal dans les domaines de la conduite et de la morale.

C'est la raison que Descartes désignait par « bon sens » dans le « Discours de la méthode » de 1637 quand il écrivait :

« Le bon sens est la chose la mieux partagée car chacun pense en être si bien pourvu, que même ceux qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose, n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont. En quoi il n'est pas vraisemblable que tous se trompent ; mais plutôt cela témoigne que la puissance de bien juger, et de distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tout homme ; et qu'ainsi la diversité de nos opinions ne vient pas de ce que les uns sont plus raisonnables que les autres, mais seulement de ce que nous conduisons nos pensées par diverses voies, et ne considérons pas les mêmes choses. Car ce n'est pas assez d'avoir l'esprit bon, mais le principal est de l'appliquer bien ».

Chez Descartes, « bon sens » n'a pas la signification actuelle d'opinion commune, de sagesse populaire un peu terre à terre et bête ; c'est avoir le sens bon, la faculté de penser clairement, logiquement, distinctement ; le fou, lui, est en dehors du bon sens, dans la déraison, dans l'aliénation (du latin « alienatio », fait d'être étranger à soi-même et à la société). Pour Descartes tous les hommes sont pourvus de la raison mais tous n'en font pas un bon usage, par manque de méthode, de bonne façon de conduire leur pensée, leur intelligence naturelle.

La raison suppose la conscience de soi (« *je pense donc je suis* ») et la conscience du monde qui m'entoure. Tous les hommes sont doués de raison mais ils peuvent être égarés par l'affectivité et ce que Pascal appelait « les puissances trompeuses » : imagination, habitudes, coutumes, préjugés, passions ...

Erasme l'avait d'ailleurs déjà bien constaté, avec humour mais un peu amèrement :

« Suivant la définition des stoïciens, la sagesse consiste à prendre la raison pour guide ; la folie, au contraire, à obéir à ses passions ; mais pour que la vie des hommes ne soit pas tout à fait triste et maussade, Jupiter leur a donné bien plus de passions que de raison. »

La raison, fait de l'homme être vivant et social, témoigne de son humanité et ne semble être ni un don gratuit fait par un Dieu, une Nature, ou une Société qui la posséderaient, à un individu qui ne la posséderait pas, ni un conditionnement imposé par un groupe à une

personne pour la discipliner ; mais le résultat de potentialités, de capacités de l'esprit humain, éveillées, développées, par les expériences vécues, l'environnement, l'éducation, et exercées avec persévérance, rigueur et questionnement critique.

La raison suppose une relation permanente au monde, une adaptation intellectuelle et psychologique, à la vie concrète, matérielle, sociale. Elle est au cœur de la communication entre les hommes, communication incarnée dans un langage et un discours fondé sur une argumentation, un ordre, des principes rationnels. Aussi elle semble bien pouvoir être un facteur de compréhension qui rassemble, alors que l'irrationnel et les passions divisent.

D'autre part, la mise en œuvre de la raison est inégale et ne supprime pas les dérèglements affectifs, les passions qui aveuglent, les croyances irrationnelles ou magiques, les superstitions et les pseudosciences, la foi aveugle en des vérités révélées, les préjugés, les erreurs, les contradictions personnelles, les contestations, les remises en cause ...

Il semble que la raison peut s'exercer de plusieurs façons dans divers domaines et prendre deux formes principales. D'une part celle d'une rationalité-instrument, d'une « **raison instrumentale** », mise en œuvre dans les sciences, les mathématiques, la technique, l'économie gestionnaire scientifique ; elle s'appuie alors sur un raisonnement rigoureux, logique, qui est **un moyen** pour analyser le réel, pour résoudre un problème de logique ; son critère est l'efficacité. D'autre part celle d'une « **raison critique** » qui s'exerce dans les domaines de la philosophie, de la morale, des relations humaines, une « raison raisonnable » ; elle pose le problème des valeurs, du sens, des **finalités** ; dans les recherches scientifiques par exemple, face à la raison instrumentale, elle peut se demander si elles sont utiles aux hommes, compatibles avec les grands principes moraux, le respect de la vie, de la dignité de l'homme, le souci des générations futures, le principe de précaution... La raison critique est une sorte de conscience de la rationalité instrumentale. Le danger que nous courons est que la rationalité instrumentale, pour des raisons d'efficacité économique, d'intérêts matériels, financiers ou de pouvoir, l'emporte sur les valeurs humanistes. D'où l'importance de l'éducation, de la formation du jugement critique, et de la formation philosophique de nos scientifiques et de nos « élites ».

Platon, Kant, Bachelard, ont pris soin de bien distinguer savoir, opinion et croyance. Un **savoir**, et il est de l'ordre de la raison, est

conscient d'être toujours provisoire ; il exige des preuves, des arguments, des démonstrations et porte sur des objets de connaissance possible ; il satisfait, au moins provisoirement, ma raison et ma sensibilité. Une **opinion** porte sur un objet de savoir possible ; c'est ce que je crois être vrai, dont même je peux être convaincu, sans être capable d'en apporter la preuve ; une opinion n'est pas toujours fausse, mais en droit elle a « toujours tort » (Bachelard) parce qu'elle est incapable de prouver ce qu'elle avance ; l'opinion n'est pas en accord total ni avec ma raison, ni avec ma sensibilité ; le doute est sous-jacent. La **croissance** porte sur des sujets indémontrables (je ne pourrai jamais démontrer l'existence de Dieu, d'une âme immortelle ou d'une vie après la mort, par exemple) ; il ne suffit pas d'être convaincu que quelque chose est vrai pour que ce soit effectivement vrai ; si elle ne satisfait pas ma raison, la croissance satisfait ma sensibilité, ma subjectivité. La croissance est même l'ennemie de la raison parce qu'elle risque de ne plus rendre nécessaire pour moi la recherche de la vérité ; convaincu d'avoir la vérité je ne doute plus ; la foi est d'un ordre (au sens pascalien) différent de l'ordre de la raison.

Dans une société dominée par la religion qui fait appel à la croissance, la rationalité occidentale a bien du mal à trouver place. Alors que la religion est d'abord un appel à croire, l'humanisme est un appel à penser.

HUMANISME

Le mot « humanisme » est récent : il date du 18^e siècle et son sens a varié dans le temps.

Il désigna d'abord la philanthropie, l'amour des hommes et de l'humanité, l'altruisme, la bienfaisance.

Au milieu du 19^e siècle, sous l'influence du mot allemand « humanismus », il désigna une doctrine philosophique qui prend l'homme comme finalité, qui considère la personne humaine comme valeur primordiale, qui revendique pour chaque homme la possibilité d'épanouir librement ses facultés proprement humaines, son humanité.

Le dictionnaire Littré, dans son édition de 1873, définit l'humanisme comme l'enseignement et la culture des « belles lettres » ; alors, c'est « faire ses humanités » au lycée, étudier la grammaire et les langues anciennes sous la direction d'un maître humaniste.

A la fin du 19^e siècle l'humanisme va désigner plus particulièrement le mouvement intellectuel de la Renaissance des 15^e et 16^e siècles, dans

la littérature, la peinture, la poésie, la philosophie, avec un retour à l'Antiquité gréco-latine, avec un changement dans la conception du monde (après Copernic et Galilée) et de l'homme qui doit viser à son plein épanouissement ; un épanouissement du corps et de l'esprit, en développant sa culture, un idéal de sagesse humaine, une vie policée et courtoise (Rabelais, Montaigne ...). D'où l'importance accordée à l'éducation de l'enfant, à l'appel à son intelligence, à sa pensée, à sa raison, à son jugement.

Au 20^e siècle et de nos jours on entend en général par humanisme une position philosophique qui met l'homme au centre de ses préoccupations, qui en a une vision positive, insiste sur la dignité de l'être humain et la recherche d'une sagesse humaine dans laquelle la place de la raison est essentielle. L'humanisme croit que l'homme a la capacité de s'arracher aux déterminations naturelles pour construire par lui-même son destin, son histoire ; il n'est plus défini, ou plus seulement, par une nature qui lui serait propre, comme telle ou telle espèce animale, par une tradition dont il serait prisonnier ; mais il se définit par sa faculté de se créer sans cesse lui-même, par la conquête de son autonomie, des moyens d'accéder à l'émancipation et au bonheur, « une idée neuve en Europe » (Saint Just). Par les avancées de la pensée, des sciences et des arts, il se veut participant à l'histoire de l'humanité et à son progrès. L'humanisme se situe ainsi dans la lignée des Lumières et des Droits de l'Homme ; dans l'école de la 3^e République Galilée, Descartes, Condorcet, Pasteur ou Hugo en semblaient les symboles.

De fait, la position humaniste suppose l'existence en puissance d'une pensée, d'une intelligence, d'une raison, chez tous les humains, tous homo sapiens, sans hiérarchie entre les races ou les sexes ; elle croit à une conduite morale possible sans intervention du surnaturel, d'un Dieu gendarme, rémunérateur et vengeur. L'humanisme n'est pas nécessairement athée ou agnostique ; il ne rejette pas les notions de sacré (ex : la vie d'autrui) ou de transcendance (il y a des valeurs pour lesquelles des hommes se sacrifient) ; ce qu'il rejette ce sont les dogmes, les « vérités » indiscutables qui aveuglent et rabaissent l'homme, font les intolérants, les fanatiques.

Si l'histoire montre que la position humaniste est ancienne, elle montre aussi qu'elle est loin d'avoir été dominante et générale dans la population. En occident elle semble s'être particulièrement manifestée dans la Grèce du 5^e siècle avant notre ère, à la Renaissance, avec la philosophie des Lumières du 18^e (et Condorcet en est l'illustration), et

aussi à travers les différentes Déclarations des Droits de l'Homme, la création de certains organismes internationaux (ONU-UNESCO-TPI ...) ou humanitaires (Croix Rouge-ONG ...).

Mais la position humaniste a suscité des contestations et des hostilités, chez des penseurs, des philosophes, des politiques, et aussi, avec l'exaspération des passions politiques ou religieuses, aux 20^e et 21^e siècles notamment, avec des manifestations de violence et de fanatisme, ou la domination des intérêts matériels, économiques et financiers.

Petit retour sur le passé

La réflexion restera ici limitée à la civilisation occidentale européenne pour cause de connaissance insuffisante des civilisations asiatiques, africaines, ou des sociétés dites « primitives ».

Il semble que chez les « Anciens » (Egypte, Grèce, Rome ...) dominait une conception cosmologique du monde et de l'homme. Le monde terrestre était considéré comme une petite partie d'un univers immuable créé par des dieux, d'un grand univers très bien organisé mais mystérieux, le cosmos ; le Cosmos-univers régit le monde terrestre, un microcosme à l'image du macrocosme, où l'homme n'est qu'un petit rouage impuissant et la société un reflet fidèle, stable et hiérarchisé du macrocosme. En Egypte le pharaon, représentant des dieux sur terre, doit les honorer pour qu'ils maintiennent la stabilité du monde et de la société. Pour Platon (-429-347) les hommes en société sont soumis à une hiérarchie rigoureuse (à l'image de notre corps) avec une aristocratie qui dirige (la tête), les gardiens qui assurent l'ordre (le cœur, siège du courage) et les producteurs qui travaillent (le corps, les membres) ; chacun doit rester à sa place. Il en est de même en Inde avec brahmanes, guerriers, commerçants, serviteurs, et même intouchables. C'est la condition naturelle, normale, du plus grand nombre des hommes et la garantie de l'ordre social.

Mais, très tôt, se manifestent les germes d'un humanisme, avec des esprits indépendants et contestataires. Socrate (-469-399), considéré souvent comme le père de la philosophie et le premier humaniste, se veut homme parmi les hommes, avec une sagesse à l'échelle humaine, dans la vie quotidienne, faisant appel à la raison en conduisant sa pensée et son enseignement avec méthode (la maïeutique), esprit critique, en remettant en cause l'opinion établie (la doxa), en maniant allègrement le paradoxe. Platon lui-même, invite l'homme à sortir de la caverne de l'ignorance, à prendre conscience de son potentiel spirituel.

Aux 4^e et 3^e siècles avant notre ère, Epicure et ses disciples font appel à la raison pour conduire l'homme à la sagesse et au bonheur, en prêchant un hédonisme frugal, la modération, la distinction, par et grâce à la raison, entre les plaisirs nécessaires, naturels, raisonnables (manger, boire avec modération ...) et les plaisirs ni naturels ni nécessaires (richesse, gloire, ambition ...). Pour Epicure ne sont pas à craindre, ni les dieux (ils ne s'occupent pas des hommes), ni la mort (inévitable, mais on ne la rencontre jamais directement). Epicure aboutit à un humanisme intégral, à une sagesse de raison, qui seront plus tard condamnés sévèrement par l'Eglise catholique, alors qu'elle récupèrera le stoïcisme (pour qui l'homme était soumis au destin, à l'ordre du monde) et Platon (avec le néoplatonisme). Le logos grec, à l'exemple du Logos, ordre universel qui régit le Cosmos, désigne la rationalité, la logique, dans un discours cohérent et argumenté. Le mythe de Prométhée, qui vole le feu sacré aux Dieux pour le donner aux hommes, exalte le pouvoir créateur de l'homme et de son intelligence ; le mythe sera repris par Eschyle mais aussi par Byron, Nietzsche, Marx ou Gide.

Pendant le Moyen Age, l'Eglise catholique dominant l'Occident, triomphe plutôt la vision d'un homme déchu, face à la toute-puissance du Dieu unique, transcendant, rémunérateur et vengeur ; l'homme déchu est soumis à la tentation du mal qui rôde partout sur terre. La raison humaine est rabaissée et ne permet pas de connaître la vérité ni le bonheur réservés à la Cité de Dieu, la Jérusalem céleste. Cette vision, sans doute un peu schématique, est à nuancer avec l'Evangile de Jésus (Jésus a bien existé, même s'il n'est pas l'auteur direct du texte des Evangiles, écrits bien postérieurs à sa mort, alors que le Christ, manifestation de Dieu en l'homme, partie de la divinité, est une croyance qui relève de la foi) qui prêche la charité, l'égalité de tous, la responsabilité de l'homme dans sa conduite, exhorte l'homme à s'améliorer, à se hausser au-dessus de lui-même. Toutes Idées également au cœur de l'humanisme.

C'est avec les 15^{ème} et 16^{ème} siècles, avec la Renaissance, qu'en Italie d'abord, puis dans une partie de l'Europe (France, Allemagne, Pays Bas, Angleterre, Espagne ...), à la suite de la mise au point de l'imprimerie, des grandes découvertes des Christophe Colomb, Vasco de Gama, Magellan, mais aussi de Copernic (1473-1543 la terre n'est plus le centre du monde), de Giordano Bruno (1548-1600), de Galilée (1564-1642),

avec l'action des princes (comme Cosme de Médicis à Florence) ou de rois (François Ier en France), que se manifesteront un appétit de savoir, l'affirmation de la dignité de l'homme, du pouvoir de son esprit, de son intelligence, de sa raison, et même de son libre arbitre (faculté de se déterminer par sa propre volonté) ; même si cela ne va concerner qu'une toute petite partie de la population. Evoquons quelques penseurs humanistes de la Renaissance.

En Italie, à Florence, Cosme de Médicis s'entoure de savants, d'artistes ; Pic de la Mirandole (1462-1494) le « prince des érudits », esprit universel qui lit le grec, l'arabe, l'hébreu, le latin, publie en 1486 le « Discours sur la dignité humaine » où il reprend le mythe de Prométhée et exalte le pouvoir d'invention de l'homme, sa liberté, sa possibilité de choix, d'établir une morale propre, grâce à son intelligence, à sa raison. Léonard de Vinci (1452-1519), esprit universel lui aussi, valorise l'expérience, l'intelligence.

Aux Pays Bas, Erasme (1469-1536), également esprit universel, conseiller de Charles Quint, publiera un « Essai sur le libre arbitre » où il défend une éducation libérale, fondée sur l'appel à la raison, la tolérance et la fermeté ; humaniste modéré, il sera très admiré par Montaigne.

En France, François 1^{er}, « père des Lettres », attire artistes et savants. Rabelais (1494-1544) veut faire de son Gargantua un « abîme de science » plein de savoir et de sagesse ; il a confiance dans la nature humaine, croit à son progrès possible, fait l'éloge de la raison en politique ou en religion, et croit qu'une bonne éducation de l'esprit et du corps doit pouvoir conduire à des hommes libres et sensés ; son Abbaye de Thélème (« thélème » = « volonté libre ») est interdite à « hypocrites, bigots, cagots, gens de justice et usuriers ». Montaigne sera plus sceptique sur le pouvoir de la raison, mais il place lui aussi l'homme au centre de sa réflexion, pense qu'il peut parvenir à une forme de sagesse humaine, modérée, tolérante.

Cette période de la Renaissance opère un tournant dans la vision de l'homme, d'un homme inscrit dans son temps, ici et maintenant ; d'un homme capable de progrès grâce à sa raison et à une éducation fondée sur le savoir et la sagesse. Mais la cosmopolite « République des Lettres » de cette période se heurte à une forte résistance de l'Eglise et de la Sorbonne ; l'enseignement est alors monopole de l'Eglise. Ce monopole, mais aussi le respect de l'autorité et de la tradition, ne seront véritablement remis en cause qu'avec le Siècle des Lumières ; même si,

au 17^e siècle, Descartes, « ce hardi cavalier parti d'un si bon pas », avait tenté de rétablir les droits de la raison individuelle.

Le Siècle des Lumières a connu sa grande période en France pendant une trentaine d'années environ, à partir de 1750 (le premier tome de l'Encyclopédie parut en 1751). L'Encyclopédie, qui réunit de nombreux collaborateurs autour de Diderot (qui en fut l'animateur et le principal rédacteur), se veut être un immense effort de vulgarisation de toutes les branches de la connaissance, en luttant contre les préjugés et en assurant, par l'usage de la raison, le progrès de la civilisation et du bonheur humain.

Kant, dans un petit ouvrage intitulé « Qu'est-ce que les Lumières ? », en résume l'esprit par « *Sapere aude : ose savoir. Aie le courage de te servir de ton propre entendement* ». Il s'agit pour l'homme, et l'humanité en général, de passer à l'âge adulte en osant se servir de sa raison, de son esprit critique.

Il y a là beaucoup de points communs avec la Renaissance, une même réaction contre une période précédente de doutes sur l'homme et le pouvoir de sa raison (cf. Pascal, Bossuet, Racine ... pour le 17^e siècle) et l'affirmation d'une vision humaniste, confiante dans la raison et la science, qui feront reculer les préjugés et l'ignorance en s'appuyant sur l'expérience, l'observation, l'esprit critique, l'éducation (Condorcet), la croyance dans la civilisation et le progrès. Comme il y avait eu la « République des Lettres » au 16^e siècle, il y eut alors une « Europe des Lumières » avec des échanges européens entre les savants, entre les « philosophes », des correspondances, des voyages, des conseils aux souverains (Russie, Prusse ...). Le film de René Alliot « Un médecin des Lumières » rend sensible le besoin humaniste et humanitaire des esprits éclairés de l'époque et leur lutte difficile contre les superstitions populaires ou religieuses.

Contentons-nous d'évoquer rapidement quelques-uns de ces esprits humanistes qui fondèrent leur combat contre les préjugés sur le pouvoir de la raison :

-Pierre Bayle, et son « Dictionnaire historique et critique » de 1695-1697, personnifient l'esprit critique hérité de Descartes.

-Montesquieu se fonde sur la science, la réflexion, l'étude raisonnée de l'histoire, pour expliquer les lois et les coutumes ; « L'Esprit des Lois » est publié en 1748.

-Voltaire mène un combat contre les préjugés et l'intolérance (affaires Calas, Sirven, La Barre ...) au nom de la raison et de la tolérance.

-Diderot avance une explication rationaliste et matérialiste du monde et de l'homme.

-Rousseau conduit une réflexion sur l'homme et la société (« Discours sur l'origine de l'inégalité » de 1755, « Contrat social » de 1762, « Emile ou de l'Education » de 1762 ...). Conscience et raison sont les deux lumières de l'homme.

-Condorcet développe des projets d'une éducation émancipatrice, gratuite pour tous, indépendante de la religion, fondée sur la raison : *« Tant qu'il y aura des hommes qui n'obéiront pas à leur raison seule, qui recevront leurs opinions, d'une opinion étrangère, en vain toutes les chaînes auraient été brisées ... Le genre humain n'en resterait pas moins partagé en deux classes : celle des hommes qui raisonnent et celle des hommes qui croient, celle des maîtres et celle des esclaves. »* (« Rapport et projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique »). Il s'élève contre la peine de mort, l'intolérance, l'esclavage, et publie en 1781 les « Réflexions sur l'esclavage des nègres » où il commence par une « épître dédicatoire aux Nègres esclaves » : *« Quoique je ne sois pas de la même couleur que vous, je vous ai toujours regardés comme mes frères. La nature vous a formés pour avoir le même esprit, la même raison, les mêmes vertus que les Blancs ».*

-Kant, tenu par beaucoup comme le véritable fondateur de la philosophie moderne, considère comme illusoire la prétention de la métaphysique à une connaissance suprême ; il oppose à la révélation la raison, considérée comme la lumière naturelle de l'homme, comme source de la morale (*« Agis toujours de telle manière que la maxime de ton action puisse être érigée en loi universelle de la nature »*) ; une action n'est morale qu'à partir du moment où elle peut être universalisable (*« et si tout le monde en faisait autant ? Ne fais à autrui que ce que tu voudrais qu'il te fasse »* dirait une sagesse populaire de bon sens). On a pourtant souvent reproché à Kant de proposer des principes abstraits, déconnectés de la vie réelle (Péguy : *« Kant a les mains pures mais il n'a pas de mains »*). Ce reproche est injuste. Kant n'apparaît pas comme un idéaliste utopique, mais bien plutôt comme un véritable penseur humaniste qui souhaite l'avènement d'un état cosmopolite, universel, qui assurerait la paix mondiale (une SDN ou une ONU qui réussirait à se faire accepter et respecter des hommes et des états devenus enfin

adultes, autonomes et gouvernés selon la raison) ; il a d'ailleurs écrit un « Projet de paix perpétuelle ».

Les Lumières ont donc mis au cœur de leur réflexion un homme pourvu d'intelligence, de raison, capable de réflexion, de jugement, et capable de progrès. Aussi, leurs idées seront au cœur des diverses déclarations sur les droits de l'homme et sur les réflexions sur l'éducation.

Ainsi la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de 1789, la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, insisteront sur les droits civils, politiques, économiques de la personne et sur l'universalité des valeurs de liberté, d'égalité des droits, de justice, de fraternité... Toutes valeurs humanistes faisant appel à des hommes pourvus de raison et capable de progrès. Ces déclarations n'ont bien sûr pas manqué de susciter des contestations, des oppositions ; de Joseph de Maistre ou de Baruel par exemple à la période révolutionnaire. Joseph de Maistre s'est acharné contre les Lumières et les « illusions » de la raison et de la liberté, allant jusqu'à écrire dans « De la souveraineté du peuple » : *« L'homme pour se conduire n'a pas besoin de problèmes, mais de croyances. Son berceau doit être environné de dogmes ... Il n'y a rien de si important pour lui que les préjugés ... Nous ne devons rien à la raison individuelle d'aucun homme. Au contraire, toutes les fois que cette raison s'en est mêlée, elle a perverti la morale »*. En 1948 quelques états refuseront de signer la Déclaration Universelle au nom de motifs politiques (URSS contestant le droit de propriété), ou racistes (l'Afrique du Sud de l'apartheid), ou religieux (Arabie Saoudite au nom des droits supérieurs de Dieu et de la religion).

L'éducation a toujours été au cœur de la pensée humaniste. Au 16^{ème} siècle, les humanistes de la Renaissance s'élèvent contre l'enseignement dogmatique et sclérosé du Moyen Age. Erasme écrit le traité « De l'éducation libérale des enfants », insiste sur l'appel à la réflexion, à l'observation, au jeu, pour conduire progressivement l'enfant à devenir adulte. Rabelais, Montaigne, et même les Jésuites (Voltaire, Diderot, Condorcet, seront élèves des Jésuites) préconiseront, outre la connaissance des anciens, le dialogue maître-élève, l'individualisation, l'éducation du corps et de l'esprit. Les projets d'éducation de Rousseau dans « Emile » font une large place à l'observation directe du monde environnant pour susciter la curiosité, aux méthodes actives pour éveiller l'intelligence et la sensibilité. Le projet de Condorcet insistera

d'avantage sur l'appel à la raison, à l'esprit rationnel, au développement des facultés intellectuelles et des connaissances, à l'esprit critique ; pour lui celui qui ne fait pas usage de sa raison est gouverné par le hasard des circonstances, de ses caprices ou de la volonté d'autrui. Tout homme dispose de la raison, mais elle a besoin d'être éveillée, éduquée, entraînée, car elle est « *le seul instrument qui nous ait été donné pour reconnaître la vérité* ». (« Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain »).

C'est ce que reprendra l'école laïque que voudra instituer la 3^{ème} République et la loi 1905 ; l'instituteur se doit d'instituer l'homme dans l'enfant qu'il élève en valorisant le travail, le mérite, les connaissances, la raison. Cet humanisme républicain se veut universaliste, antiraciste, antisexiste, anti-communautariste ; on lui reprochera son manque d'autocritique car il s'est accommodé d'un colonialisme souvent condescendant, méprisant les « primitifs » qu'il s'agit de civiliser et d'un impérialisme européen contraire à l'esprit véritable des Lumières (Condorcet s'était élevé contre l'esclavage un siècle plus tôt).

Remises en question

Cette confiance mise dans la raison par l'humanisme n'a cessé d'être remise en question. Ainsi au début du 19^e siècle le mouvement romantique voudra redonner toute sa place à l'affectivité, aux sentiments, au sentiment religieux notamment ; à l'optimisme des Lumières sont souvent opposés l'échec, la douleur, la mort, la nuit... « *L'histoire n'est pas le lieu de la félicité. Les périodes de bonheur y sont ses pages blanches* » écrira Hegel.

Des philosophes, comme Kierkegaard ou Schopenhauer, soulignent le pathétique de l'existence, l'angoisse existentielle ; le péché, le mal, la mort, rôdent ; « *Mon âme est la Mer Morte qu'aucun oiseau ne peut survoler* » (Kierkegaard). Le monde est une vallée de larmes pour Schopenhauer ; la vie absurde de l'homme le fait osciller entre la douleur et l'ennui. Nietzsche (1844-1900), qui connut une existence pathétique de solitude et de souffrance, fera une critique radicale des valeurs et des idées de la tradition humaniste occidentale ; pour lui cette société sombre dans le nihilisme, une veulerie lâche, sans idéal de grandeur, dans un « ressentiment » favorisé par le christianisme et l'idéal démocratique qui ont valorisé la faiblesse, l'humilité, la pitié, au détriment d'une volonté vitale forte, de l'idéal de grandeur et de puissance du « surhomme » qui doit se réaliser pleinement en tant

qu'individu qui accepte sa condition mortelle, la surmonte, et devient capable de vivre heureux et fort sans Dieu, sans certitude absolue. Le surhomme surmonte la peur de la mort et devient capable de danser sans crainte au bord du néant, sans se réfugier dans le fantasme d'une autre vie, de l'immortalité ; il déplore que la colombe et l'agneau aient remplacé l'aigle fier et le serpent, animaux familiers de son Zarathoustra.

Viendra alors l'époque du soupçon radical à l'égard des « illusions » métaphysiques ou religieuses ; mais aussi à l'égard des conceptions humanistes d'un sujet conscient, libre, pourvu de raison, qui travaillerait au progrès de l'humanité. Un travail de « déconstruction » (selon le mot de Derrida) sera entrepris par Heidegger (qui dénonce « l'illusion humaniste »), Freud (la raison est parasitée par l'inconscient, les pulsions, les passions...) ou par Michel Foucault qui annonce « la mort de l'Homme », dénonce le masque idéaliste de l'humanisme cartésien, « l'illusion métaphysique ».

L'humanisme a été aussi fréquemment accusé, par les marxistes notamment, de promouvoir une vision idéalisée de l'homme, de refléter les valeurs propres à la civilisation bourgeoise occidentale, de légitimer l'impérialisme capitaliste. L'Occident a été accusé d'avoir eu régulièrement la tentation de se considérer comme la civilisation et d'oublier la formule de Montaigne : « *chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et usances du pays où nous sommes.* » (« Les Essais ». Livre I) ; l'anthropologue Lévi-Strauss fera la même constatation au milieu du 20^e siècle.

Mais il ne faudrait quand même pas oublier que les grands principes humanistes (Droits de l'Homme, démocratie, autonomie de la raison, esprit critique, laïcité ...) ont été lentement élaborés en Occident ; ils invitent l'homme à dépasser son individualisme égoïste, à se forger un système de valeurs, un idéal, seuls capables de conduire à un vivre ensemble raisonnable et plus fraternel.

Par ailleurs les deux guerres mondiales, avec leurs millions de morts, les camps de concentration, les totalitarismes nazis et stalinien, les génocides, les régimes dictatoriaux, vont remettre en question la croyance que les progrès scientifiques et matériels vont nécessairement de pair avec les progrès moraux et les progrès de la civilisation. Un

mauvais usage de la raison instrumentale peut dégénérer en une rationalité totalitaire comme celle de la « solution finale » d'Hitler.

Dans la seconde moitié du 20^e siècle la mondialisation économique va amener une compétition généralisée, une prééminence de la finance et la marchandisation de toutes choses et même des hommes. L'idéal humaniste de progrès, de liberté, d'égalité, de démocratie, de bien-être pour tous, son souci de rendre le monde plus solidaire, seront fortement mis à mal. Même les états semblent impuissants à influencer sur le cours d'une Histoire qui leur échappe ; le capitalisme transforme tout en source de profit possible. C'est ce que prédisait Marx il y a plus d'un siècle. L'homme risque d'être réduit à l'état d'une fourmi laborieuse qui s'épuise à travailler pour consommer. « L'homo economicus » met son intelligence au service d'une rationalité qui n'a pas l'humanisme comme souci principal.

Le 20^e siècle finissant répétait à satiété une phrase, sans doute apocryphe, mais attribuée à Malraux, selon laquelle le 21^e siècle serait religieux ou ne serait pas. Il semble assez peu vraisemblable que cette prédiction se réalise et que la religion puisse exister de nouveau comme force politique dominante. Et pourtant on assiste, dans plusieurs régions du monde à une instrumentalisation des religions pour contester violemment les valeurs humanistes. On songe d'emblée bien sûr aux islamo-terroristes qui rêvent de détruire la civilisation occidentale au nom d'une Vérité révélée, d'un Dieu unique et tout puissant ; l'homme n'aurait plus qu'à se soumettre à ses oukases ; et des fanatiques se livrent à des massacres qu'on croyait d'un autre temps. Mais on pourrait trouver d'autres exemples d'agissements criminels défiant la raison au nom d'une prétendue autorité divine et d'un retour à un fondamentalisme fantasmé, à un intégrisme prosélyte intolérant ; qu'il s'agisse de bouddhistes birmans persécutant des minorités musulmanes en Asie du Sud Est, de musulmans dans une entreprise d'éradication des chrétiens d'Orient, ou de fondamentalistes chrétiens s'opposant, parfois violemment, à l'enseignement des théories de Darwin, à l'avortement, à l'homosexualité ... On assiste ainsi à un retour de l'obscurantisme le plus régressif, le plus fanatique, et parfois le plus sanglant.

On peut se demander si la raison existe encore quelque peu chez ces fanatiques et s'ils pourraient entendre ce propos tenu en 384 dans l'Occident latin par le préfet païen Symmaque protestant contre une décision de l'empereur : « *nous contemplons les mêmes astres, le ciel*

nous est commun, le même monde nous enveloppe. Qu'importe la voie de sagesse dans laquelle chacun cherche sa vérité ? A un si grand mystère on ne parvient pas par un seul chemin » ; cet exemple est rapporté par un grand spécialiste de la pensée antique, Pierre Hadot, qui se demande s'il ne faudrait pas écrire ce texte en lettres d'or sur les églises, les mosquées, les synagogues, les temples, en ce début de troisième millénaire qui s'ouvre sous les sombres auspices des querelles religieuses. On songe aussi à l'exhortation de Voltaire dans le « Traité sur la tolérance » de 1763 : « Que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules, entre toutes nos lois imparfaites, entre toutes nos opinions insensées ... Que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés « hommes », ne soient pas des signaux de haine et de persécution... Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères ! »

Il semble y avoir, plutôt qu'un retour du religieux, un recours au religieux, une instrumentalisation des religions. Certaines sont encore présentées par leurs zéloteurs comme la religion « naturelle » des hommes, la seule vraie, ayant donc vocation à devenir universelle, et à régir la vie entière, privée et publique, soumettant le temporel et la vie entière à un pouvoir à la fois religieux et politique. On assiste ainsi à un rejet de la déclaration des Droits de l'Homme de 1948 et à une « Déclaration Islamique des Droits de l'Homme » ou à l'affirmation par un haut responsable chinois des droits particuliers de l'homme chinois, avec contrôle des esprits et du droit d'expression.

Ainsi des impérialismes politiques ou religieux menacent encore gravement de nos jours les idéaux humanistes et démocratiques déjà bafoués au 20^e siècle par les totalitarismes nazis, staliniens, cambodgiens ... par les conflits racistes, tribaux ou religieux d'Afrique, du Moyen Orient ou même d'Europe (Yougoslavie, Irlande ...).

On peut aussi se demander si notre conception traditionnelle d'un humanisme fondé sur la raison critique n'est pas menacée par la montée en puissance, et à l'échelle mondiale, de techno-sciences qui rêvent d'une autre humanité. Ainsi existe, à l'échelle mondiale, lancé dans les années 80 par des futurologues américains, un mouvement « **transhumaniste** » qui envisage la réalisation d'un « homme augmenté », qui échapperait à certaines de nos difficultés ou insuffisances actuelles : handicaps physique ou mentaux, maladies,

souffrance, vieillissement, mort ... grâce aux découvertes de techniques nouvelles par les NBIC (Nanotechnologies, Biotecnologies, Informatique, Intelligence artificielle, Cybernétique). Le GAFa, (organisme regroupant Google, Amazone, Facebook et Apple) poursuit activement des recherches dans ce sens ; et aussi une « Université de la Singularité » fondée en Californie et financée notamment par Google et l'armée américaine. Le transhumanisme assure se situer dans la tradition du progrès scientifique, et même dans celle du vieux rêve de l'immortalité grâce à l'élixir de longue vie, la fontaine de jouvence ou une vie après la mort ... Le transhumanisme ne serait qu'une transition, une étape, vers un « **post humanisme** » avec une nouvelle espèce d'hommes supérieurs « améliorés » par l'implantation de puces électroniques, et par des drogues agissant sur le cerveau, sur la motricité, sur la vue dans la nuit, sur les humeurs et les émotions (peur, agressivité,...).

La raison critique peut s'interroger sur ces recherches inquiétantes pour les valeurs humanistes de liberté, d'égalité, de fraternité ; des recherches guidées (ou téléguidées) sans doute d'abord par des intérêts financiers et des volontés de puissance et de pouvoir. En découlerait une aggravation des inégalités entre pays riches et pays pauvres, entre individus dominants et individus dominés et peut-être déterminés dès la naissance pour une fonction précise ; on peut redouter un « meilleur des mondes » à la Aldous Huxley, un monde cauchemardesque avec élimination des handicapés, stérilisation obligatoire des personnes ayant des anomalies physiques ou génétiques, génocide de groupes décréés inférieurs ou dangereux, euthanasie des malades trop coûteux... Ce monde, encore de fiction, est déjà rendu familier aux adolescents gros consommateurs de jeux vidéo, de livres, de BD, de films d'anticipation où des hommes-machines, des androïdes, des cyborgs, remplacent l'espèce humaine considérée comme inférieure ; ou même l'éliminent (Terminator). Manipulations génétiques, modifications physiques, conditionnement des esprits, téléchargement des comportements, ne semblent plus totalement invraisemblables ni impossibles. A l'époque de la cybernétique, de la robotique et du big-data l'humanité ne semble plus seulement menacée par une catastrophe nucléaire.

« *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* » affirmaient pourtant déjà les humanistes de la Renaissance.

Conclusion

Espérons que de telles anticipations ne se réaliseront pas et que la raison critique l'emportera sur l'irrationnel, la barbarie, le fanatisme, les égoïsmes, la soif de pouvoir et de domination ; malheureusement on a déjà constaté que la barbarie pouvait renaître de nos jours, même chez des peuples instruits. Les menaces sur l'environnement, les ressources naturelles gaspillées, les valeurs morales ridiculisées, la haine et la violence gratuite encouragées par des fanatiques, les pulsions de mort suscitant des rages d'autodestruction, nous rappellent que l'homme est un être complexe et pas toujours guidé par sa raison critique, et son humanité, que les civilisations sont mortelles et toujours menacées. Aussi est-il essentiel de défendre une conception humaniste de l'homme et de la société. D'où l'importance du rôle des grands médias qui ont trop tendance à essentiellement valoriser les réalisations des sciences et des techniques, les exploits sportifs, le triomphe des plus performants ; et du rôle de l'école qui a sans doute trop réduit la part des humanités dans les études au profit des sciences utilitaires à court terme. Un humanisme contemporain se devrait de nous rappeler que si nous avons des droits à défendre, nous avons aussi des devoirs, des responsabilités, à assumer vis-à-vis de nos contemporains en situation difficile (victimes de la misère, de violences, d'intolérances, de guerres, handicapés, cabossés de la vie ...), mais aussi vis-à-vis des générations futures grâce à un souci de l'écologie, une maîtrise des sciences et des techniques, à une économie davantage mise au service des hommes, à une culture qui inciterait chacun à développer son potentiel de raison et de sensibilité, à se hausser par lui-même intellectuellement et moralement, à devenir un homme responsable, soucieux de raison mais aussi de solidarité, de fraternité, en un mot d'humanisme.

LA RAISON OBJET D'UN CULTE

Jean-René TOURNADRE.

Dès 1790, un culte civique était instauré pour la fête de la Fédération, le 14 juillet. Des révolutionnaires athées entreprirent alors d'établir ce culte de 1793 à 1794.

Ainsi la Convention adopta le 5 octobre 1793 le calendrier républicain dont le but était la déchristianisation; les prénoms n'étaient plus ceux des saints mais ceux d'arbres, de plantes ou de fruits.

Le culte de la Raison fut célébré dans les églises transformées en temples de la Raison.

Ainsi le 20 brumaire (10 novembre 1793), Chaumette fit célébrer une fête de la Liberté dans l'église Notre Dame de Paris ; la Raison, sous les traits d'une danseuse d'opéra, sortit d'une montagne de carton empilée dans le chœur.

Le 5 frimaire (25 novembre 1795) toutes les églises de Paris étaient consacrées à la Raison.

Tout culte religieux, sauf celui de la liberté et de la patrie, fut prohibé. « *L'évêque constitutionnel de Paris s'avança en pleine procession, pour déclarer à la Convention que la religion qu'il avait enseignée pendant tant d'années avait été inventée par les prêtres et qu'elle n'avait aucun fondement ni dans l'histoire, ni dans la vérité sacrée. Il dénia, dans les termes les plus solennels et les plus explicites, l'existence de la divinité au culte de laquelle il avait été consacré et dédierait désormais sa vie au culte de la liberté, de l'égalité, de la vertu et de la morale. Il déposa alors devant l'Assemblée ses insignes épiscopaux et reçut du président de la Convention l'accolade fraternelle. Plusieurs prêtres apostats suivirent l'exemple de ce prélat. »...*

« *Les portes de la Convention s'ouvrirent toutes grandes pour livrer passage à une bande de musiciens, à la suite de laquelle les membres du Conseil municipal entrèrent en procession solennelle, chantant un hymne en l'honneur de la liberté et escortant, comme objet de leur culte futur, une femme voilée dénommée la Déesse de la Raison. Dès qu'elle se trouva dans l'enceinte, on la dépouilla solennellement de son voile et elle prit place à la droite du président alors qu'elle fut reconnue comme étant une danseuse à l'Opéra. »*

L'orateur Chaumette introduisit le culte de la Raison en ces termes :

« Législateurs, le fanatisme a cédé la place à la Raison. Ses yeux ensommeillés n'ont pu soutenir l'éclat de la lumière. En ce jour, une foule immense s'est assemblée sous ces voûtes gothiques qui pour la première fois, ont fait raisonner la vérité. Les Français y ont célébré le vrai culte, celui de la liberté, celui de la raison. C'est là que nous avons formulé des souhaits pour la prospérité des vues de la République. Là, nous avons abandonné des idoles inanimées pour la Raison, pour cette image animée, le chef-d'œuvre de la nature ».

Il s'agissait en fait de construire une République universelle et démocratique dont la Raison serait la Reine ; cela ne fut jamais bien organisé.

Le Culte de l'Être Suprême lui succéda le 18 floréal an II (7 mai 1794) par décret de la Convention montagnarde sous l'impulsion de Robespierre qui avait peur de s'aliéner la grande masse des catholiques.

Référence : les citations sont extraites de W.Scott, *La vie de Napoléon Bonaparte* - vol.1, ch.17, reprises en traduction française dans Thiers, *Hist. de la Révolution française*, liv. 1

ÉT SI LA RAISON N'ÉTAIT PAS LE PROPRE DE L'HOMME

Jacques BERNARD

Seul l'homme parle, donc seul l'homme pense; c'était une conviction des stoïciens (Zénon, Epictète...) mais aussi d'Aristote qui disait que l'homme était un animal raisonnable, et plus tard de Descartes et bien d'autres penseurs.

Ce point de vue est encore partagé par une très grande majorité de nos concitoyens, cela au nom d'un certain anthropocentrisme, qui veut nous distinguer des animaux et autres espèces vivantes, et nous faire croire que nous sommes la finalité de ce monde vivant.

Je pense que la faculté de raisonner, a essentiellement comme substrat, une base neurologique de plus en plus complexe, ce qui fait que cette faculté est partagée avec beaucoup d'autres animaux, comme les chimpanzés, bonobos, cochons, corbeaux, pieuvres, éléphants, rats, baleines, entre autres.

La raison sous-entend un système de pensée beaucoup plus élaboré ; en cela l'homme se différencie de l'animal, quoique l'empathie existe chez certains animaux, alors qu'elle peut être inexistante chez certains de nos concitoyens.

Cette raison semble être un acquis évolutif, et devrait évoluer, peut-on espérer, vers son universalité ; malheureusement tout est possible, et le comportement des hommes entre eux, et surtout le comportement que nous avons vis à vis de notre planète et des autres animaux, peut conduire l'espèce humaine à sa disparition.

Les mammifères et donc nous, avons eu la chance, il y a soixante-cinq millions d'années, qu'un astéroïde nous débarrasse de l'emprise des dinosaures ; ne gâchons pas cette chance et faisons l'effort que la raison s'universalise.

PENSEES MAGIQUE, RELIGIEUSE, RATIONNELLE : confrontation-compréhension-interrelation- cohabitation

Michel AMREIN

L'homme ne peut rester sans réponse devant certaines questions fondamentales ; d'où, malgré les progrès de la connaissance, une persistance d'un empire polymorphe de croyances. Elles réfèrent à une pensée magique et/ou religieuse et relèvent d'une rationalité subjective- pseudo-rationalité- qui s'oppose à la rationalité objective. Cette dernière est l'apanage de la raison dont la laïcité est entre autres l'héritière. C'est la cohabitation difficile entre ces deux rationalités qu'il convient d'évoquer en lien avec la question : comment les fondamentaux de la laïcité sont-ils questionnés, voire mis à mal, par l'essor de la pensée magico-religieuse ; comment y remédier ?

I-) Modes de pensée

1) Une problématique que l'on n'attendait pas

La laïcité, « fruit » de la pensée rationnelle en partie issue des Lumières, a conduit les modes de pensée magique et religieuse qui prévalaient sans partage à de douloureuses remises en cause et à des cohabitations souvent conflictuelles.

Toutefois, depuis les lois de 1905, la laïcité a été peu à peu admise notamment par le catholicisme, religion dominante en France. Un large consensus s'est installé pour penser et affirmer que la laïcité, pilier du cercle social de la raison, est une bonne chose.

L'intrusion dans le débat d'un islamisme radical porté par quelques musulmans bien souvent manipulés a changé la donne. On en connaît les raisons, sociales et politiques certes, mais aussi culturelles et religieuses.

Un mode de pensée que l'on croyait dépassé s'est imposé en se heurtant à la pensée rationnelle et à ce qu'elle avait généré. On ne s'y attendait pas.

A l'évidence les fondamentaux de la laïcité ont été et sont toujours questionnés, voire mis à mal par l'essor ou la renaissance de cette pensée magico-religieuse, ennemie de la pensée.

Que faire pour préserver les idéaux républicains que l'on croyait incontestables si ce n'est tenter de mieux comprendre cette pensée magico-religieuse devenue pour beaucoup d'entre nous incompréhensible. Admettre également sa permanence et son importance : nos manières de penser sont des paramètres importants de notre vie sociale car ils déterminent nos manières de communiquer. Admettre enfin que ce mode de pensée magico-religieux si étrange et si étranger ne l'est pas autant qu'on veut bien le dire.

2) Qu'est-ce donc que la pensée magique ?

La pensée magique est une pensée archaïque faite de rites, de symboles construits face à l'inexplicable. Elle émane du collectif. Le groupe y adhère fortement, se forme et se reconnaît en partie à travers elle. La pensée magique crée du « nous ».

On trouve à l'origine de la magie la forme première des représentations collectives qui sont devenues depuis « *les fondements de l'entendement individuel* » M.Mauss.

Les anthropologues montrent que c'est une pensée syncrétique qui se construit à partir d'agrégats, de scories, de doctrines, de coutumes qui se mélangent et se fondent entre elles.

On sait que dans les religions il y a toujours des traces de religions antérieures ou de cultes païens anciens. Ces traces sont plus ou moins visibles. Elles sont souvent relatives à des pratiques magiques qui, parce qu'elles sont magiques et très solidement ancrées dans les mentalités persistent et cohabitent sans trop de difficultés avec la nouvelle religion; ainsi le catholicisme n'a pas éradiqué le culte vaudou en Haïti. C'est en ce sens qu'on peut parler de syncrétisme.

Ce mode de pensée syncrétique a été beaucoup décrit par les psychologues : c'est le mode de pensée des jeunes enfants (Piaget et Wallon). Renan en donnait la définition suivante : « *disposition à considérer les choses en dehors de toute analyse de leurs parties et sans percevoir les relations qui existent entre elles* ».

Il est prélogique et donc antérieur à la pensée logique mais ne disparaît jamais complètement et tout individu peut y avoir recours dans certains cas, sans bien s'en rendre compte. Ce mode de pensée s'oppose à la pensée rationnelle qui fonde la laïcité.

La raison ne découle pas de la pensée magique ; on peut même dire qu'elle s'y oppose.

3) Pourquoi la pensée magique ?

C'est pour faire face à l'adversité du monde que l'homme a imaginé la magie.

Mais c'est aussi parce que l'homme pouvait imaginer qu'il a eu recours à la pensée magique pour survivre. C'est ce qui fait dire à Kurt Linder dans ce magnifique ouvrage « Chasse préhistorique » :

« La magie chasseresse, avec sa croyance à l'enchantement, est la racine de toute philosophie et de toute religion. C'est là qu'est sa signification pour l'évolution de la pensée humaine. Elle est plus ancienne que toute forme du culte des ancêtres et de croyance aux esprits, et, par cela, sans doute la plus antique expression du sentiment religieux. Le sens de toute magie étant la domination des forces secrètes de la nature, la signification de son expression au paléolithique était la volonté d'acquérir une emprise sur l'animal, dont dépendait l'existence pénible de la communauté. »

4) Pensée magique et pensée religieuse

Certains anthropologues pensaient que la pensée humaine comportait trois strates qui se superposaient : pensée magique, pensée religieuse et pensée rationnelle ; ils pensaient que, bien avant de devenir rationnelle, la pensée humaine est d'abord une pensée magique qui demeure plus ou moins chez chaque individu. La pensée rationnelle s'acquiert peu à peu au cours de l'enfance mais ne chasse pas pour autant la pensée magique qui demeure à l'état latent. On peut y avoir recours lorsque l'adaptation au réel, fonction mentale la plus importante et la plus fragile peut faire défaut (stress, vieillesse, pathologies diverses sociales et/ou somatiques,...).

La pensée religieuse ne serait pas, contrairement à ce que pensaient certains anthropologues, une pensée magique plus élaborée.

Entre l'une et l'autre les rapports sont à l'évidence étroits. Ce qui fait dire à B.Russell dans « Science et religion » : *« La pensée magique est omniprésente dans les religions chrétiennes, même si elles ont voulu considérer la magie - sous la qualification de sorcellerie - comme l'attribut des religions païennes ou des déviances (sorciers et sorcières influencés par le diable) ».*

Certes la Bible dit bien *«Tu ne laisseras point vivre la magicienne» (Exode XXII, 18)* mais au début du 17^e siècle le fondateur anglican de l'église méthodiste Wesley soutenait que *«ne plus croire à la sorcellerie, c'est ne plus croire à la Bible».*

On sait ce que furent les procès en sorcellerie et les tribunaux d'inquisition et combien de femmes périrent sur les bûchers (cf : J.Delumeau)

On peut affirmer que tant que les hommes ont cru à la Bible, ils ont fait de leur mieux pour mettre en pratique ses ordres au sujet des sorcières. Les chrétiens libéraux de notre temps, qui continuent à soutenir que la Bible a une grande valeur morale, ont tendance à en oublier certains passages et oublier aussi que des millions de victimes innocentes sont mortes dans les supplices, parce que les hommes de jadis réglaient effectivement leur comportement d'après une lecture à la lettre de certains passages de la Bible. Aujourd'hui certains musulmans règlent de la même manière leur comportement d'après le Coran ou du moins la lecture qu'ils en font.

Il y a cependant une différence fondamentale entre pensée magique et pensée religieuse. Elle est très bien soulignée par M.Mauss dans « *Sociologie et anthropologie* ».

Pour lui la pensée magique n'est pas une pensée "irrationnelle", c'est une pensée rationnelle construite à partir de prédicats faux. La religion c'est tout autre chose : elle est relative à la métaphysique et peut être considérée comme une spéculation abstraite.

« La magie se relie aux sciences, de la même façon qu'aux techniques. Elle n'est pas seulement un art pratique, elle est aussi un trésor d'idées. Elle attache une importance extrême à la connaissance et celle-ci est un de ses principaux ressorts ; en effet, nous avons vu, à maintes reprises, que, pour elle, savoir c'est pouvoir. Mais, tandis que la religion, par ses éléments intellectuels, tend vers la métaphysique, la magie que nous avons dépeinte plus éprise du concret, s'attache à connaître la nature. Elle constitue, très vite, une sorte d'index des plantes, des métaux, des phénomènes, des êtres en général, un premier répertoire des sciences astronomiques, physiques et naturelles. [...] »

Dans les sociétés primitives, seuls, les sorciers ont eu le loisir de faire des observations sur la nature et d'y réfléchir ou d'y rêver. Ils le firent par fonction. On peut croire que c'est aussi dans les écoles de magiciens que se sont constituées une tradition scientifique et une méthode d'éducation intellectuelle. [...] » M.Mauss 1872 1950 « *Sociologie et anthropologie* ».

On peut souscrire à ces propos mais émettre certaines réserves quant au terme « magico-religieux ». Se réclamer de la religion, n'est-ce pas souvent se référer à des dénotations approximatives de parties de

textes mal comprises ou à des informations spécieuses données par des « prédicateurs » prosélytes ?

5) Pensée magique et « temps moderne »

La pensée magique n'est pas spécifique, contrairement à ce que pensaient Auguste Comte et très certainement Condorcet, à une époque de l'Humanité. Elle accompagne chaque époque, elle reste même présente en nous, toujours prête à se réveiller, quel que soit le degré de rationalisation et de pensée consciente dont un individu peut faire preuve.

Ce réveil est souvent lié aux incertitudes inhérentes à toute rationalité, à des besoins non satisfaits, aux impuissances de la science, aux désordres brutaux individuels et/ou collectifs.

C'est une prise de possession par le sacré et l'irrationnel des actions et des modes de pensée humaines.

On peut donc considérer la pensée magique comme un refuge. Ce qui fait dire à M Mauss :

« Si éloignés que nous pensions être de la magie, nous en sommes encore mal dégagés.

Par exemple, les idées de chance et de malchance, de quintessence, qui nous sont encore familières, sont bien proches de l'idée de la magie elle-même. Ni les techniques, ni les sciences, ni même les principes directeurs de notre raison ne sont encore lavés de leur tâche originelle. Il n'est pas téméraire de penser que, pour une bonne part, tout ce que les notions de force, de cause, de fin, de substance ont encore de non positif, de mystique et de poétique, tient aux vieilles habitudes d'esprit dont est née la magie et dont l'esprit humain est lent à se défaire.

Ainsi, nous pensons trouver à l'origine de la magie la forme première des représentations collectives qui sont devenues depuis les fondements de l'entendement individuel. » (M. Mauss déjà cité).

On peut dire que la pensée magique a pour rôle d'unir et de cimenter les groupes sociaux à travers des comportements d'insertion et de répulsion (boucs émissaires, ritualisations de la vie sociale...). La pensée magique se construirait en partie avec des pratiques et des représentations culturelles religieuses à l'origine disjointes ; ces représentations divisent le monde en forces du bien et du mal, lient tout avec tout et engendrent respect et servitude face à des puissances mystérieuses qui nous échappent.

Tout y est mélangé : aucune pensée analytique, aucune catégorisation, aucune rationalisation.

La pensée magique entraîne sur le plan social des comportements de soumission servile à l'égard de ceux qui disent détenir des vérités et/ou du sacré tels les sorciers, gourous, prêtres, chefs charismatiques, rois...

Il est donc essentiel de mieux comprendre la pensée magique pour mieux s'en libérer ou plutôt apprendre à vivre avec, de se forger une lucidité critique quant à nos modes personnels de pensée, à nos faiblesses potentielles, à nos illusions. Il est essentiel également d'apprendre à lire et donc à donner du sens aux faits sociaux et aux comportements collectifs à la lumière des prismes déformants de nos modes de pensée parfois contradictoires, imprévisibles, parfois simultanément magiques et rationnels et bien évidemment de nos opinions voire idéologies personnelles conscientes.... ou parfois inconscientes.

Ainsi en est-il des attentats islamistes qui nous laissent certes sans voix et qui naturellement nous conduisent à chercher les causes, pour tenter, espérons-nous, de les prévenir : causes sociales, psychologiques, économiques, religieuses...

Toutefois ce qui nous est le plus étranger c'est de penser que ces jeunes djihadistes sacrifient volontairement leur vie pour « entrer au paradis ». C'est à cette question que le cinéaste algérien Merzak Allouache tente de répondre dans son enquête « répondre au paradis ». Film dérangent s'il en est, primé à la dernière Berlinade et que ses compatriotes ne pourront pas voir faute de salles de cinéma (elles ont presque toutes fermé). Cette enquête sur les représentations du paradis montre que cette idée de paradis partagée par les religions monothéistes, est encore très vivace et est récupérée et utilisée à des fins politiques ou de violence.

« *Le paradis est une croyance religieuse, ça ne se discute pas* » dit dans le film un imam fondamentaliste. Le fantasme de ce paradis prometteur, pensée magique s'il en est, conduit des jeunes à se suicider pour atteindre plus vite ces « houris » merveilleuses dont parle le Coran.

Dénier ce fait culturel et ses tragiques conséquences est une conduite ethnocentrique. Sachons écouter des écrivains algériens comme Kamel Daoud affirmant que « *le paradis est le concept le plus dévastateur qui existe* » ou Boualem Sansal auteur de « 2084 » dénonçant aussi ce « porno-islamisme » qui pose la question de la culture -dans le sens de l'ouverture à la connaissance- dans des pays où

celle-ci est en régression et où sont récupérées idéologiquement et politiquement des bribes de fantasmes et de pensées magiques. Ceux-ci alimentent des milliers de chaînes de télé religieuses et leurs émissions mortifères sans parler des dégâts provoqués par les réseaux sociaux.

II) Exemple de pensée magique : la superstition

1) Le superstitieux

Au XIV^e siècle, le terme de superstition signifiait « religion des idolâtres, culte des faux dieux » ; au XVIII^e siècle, il désignait la religion et les préjugés inexplicables par opposition à la raison. Selon ces acceptions, ce terme peut englober, avec une connotation péjorative, toutes les pratiques ou croyances d'ordre religieux considérées comme sans valeur ou jugées irrationnelles par le locuteur.

Les superstitions sont souvent confondues avec des croyances religieuses mais certaines superstitions peuvent être d'une autre nature.

Dans les grandes religions monothéistes occidentales, on note de nombreuses superstitions, scories disjointes et disparates de paganisme qui ont peu de liens avec la religion authentique ; ce sont plutôt des croyances ajoutées à la religion : offrandes, sacrifices, manières de prier, rituels...

Les périodes de crise font fructifier les superstitions de toute nature. Les incertitudes qu'elles créent font fluctuer l'esprit entre crainte et espoir.

Le superstitieux -mais on est tous plus ou moins superstitieux- voit le monde extérieur à travers ses désirs. Il s'imagine livré au hasard et s'y sent abandonné. Il guette les signes qui lui sont favorables. Le superstitieux croit au destin et non pas au déterminisme.

Il pense que ce qu'il observe est réglé par une puissance aveugle impersonnelle. Il n'y a aucun rapport de causalité entre les faits. Pour survivre le superstitieux doit mettre en jeu sa propre existence en accomplissant des actions ritualisées, illogiques, magiques et incompréhensibles. Il faut juguler les malveillances de toutes ces puissances aveugles qui nous gouvernent. Ces actions sont souvent très éloignées de la foi et sont liées à des affects. Ces dieux-là étant influençables, il faut s'en attirer la faveur par des sacrifices.

Le superstitieux voit le monde peuplé de signes et de symboles et prend ces signes pour des preuves.

Le monde dit « en crise » génère la superstition et ce en raison des peurs que nous avons face à l'avenir. Ces peurs résultent de notre impuissance à les juguler. Elles sont insensibles à toute argumentation et on ne peut pas les réfuter.

Les dangers réels ou supposés qui nous menacent de toutes parts créent de nouvelles superstitions qui ne demandent qu'à se diffuser grâce aux nouveaux canaux performants de la communication.

2) De la superstition au fanatisme

Dans la préface du « traité théologico-politique » de Spinoza le philosophe nous dit que la superstition est le moyen le plus efficace de gouverner la multitude.

Cette préface (à consulter sur le site) est particulièrement intéressante pour notre propos. Ce traité publié en 1670 démontre entre autres que la liberté de philosopher est non seulement utile mais nécessaire à la sécurité de l'état et au libre exercice de la raison qui doit guider toute son action. On aimerait qu'il en soit toujours ainsi...

Au début de la préface Spinoza s'interroge sur les composantes psychologiques de la personnalité du superstitieux lequel redoutant le hasard et ignorant de l'ordre des choses est enclin à interpréter le réel comme autant de signes de bonheur ou de malheur et ne cherche pas à l'expliquer rationnellement ; il interprète, paniqué, des signes qui ne sont que des délires de l'imagination individuelle ou collective. La superstition serait donc la projection d'un délire sur le réel quand la rationalité est, au contraire, une entreprise de connaissance de celui-ci.

Il s'ensuit que la superstition menace la liberté politique parce qu'elle constitue un pouvoir et elle menace la liberté humaine en privant l'homme de connaissances.

Spinoza fait bien la distinction entre religion et superstition et à cet effet condamne les fausses religions qui ne sont que des superstitions stabilisées engendrées par l'ignorance et la crainte. L'homme qui croit vit dans la crainte; celui qui règle sa conduite selon la raison ne craint plus.

Les hommes dans la croyance interprètent le réel avec des signes équivoques ; ils peuvent y voir plusieurs significations (il n'y a donc pas de stabilité dans la croyance) tandis que celui qui explique le réel selon

la raison détermine les causes et les effets de chacune des choses de la nature. Il n'y a pas d'équivocité.

A titre d'exemple, Spinoza oppose le modèle de la raison, celui des mathématiques dont les effets sur nous sont liés à ce qu'elles sont, alors que dans la croyance nous n'imaginons connaître les choses que par rapport à nous. Ce que nous disons des choses nous renseigne moins sur les choses que sur nous-mêmes.

Selon le philosophe, il faut admettre qu'il y a différentes manières de vivre une croyance. Certaines sont des croyances libératrices et ont généré des progrès (siècle des Lumières). D'autres sont aliénantes et instaurent des rapports de domination. Les recherches actuelles en psychologie sociale montrent si besoin est, qu'il est possible de soumettre quelqu'un par la pensée et parfois plus que par la force. Contrairement à ce qu'écrivait Descartes, la pensée peut s'emparer de la pensée et l'aliéner.

Ainsi ne peut-on pas penser que les jeunes dits « radicalisés » veulent mettre Dieu à leur service, en gagner les faveurs et qu'ils pensent en conséquence qu'il faut sacrifier l'« infâme » et donner sa vie ; le salut est au bout du chemin... On en voit les résultats... Il est tout à fait vrai que cette superstition est utilisée politiquement (mythe du Califat). La superstition est une arme politique qui permet de gouverner ; elle est inhérente à la condition humaine ; c'est un moyen d'obéissance civile. Le politique est ainsi sacralisé parce que les superstitieux s'en remettent à un chef religieux ou un prophète : c'est le despotisme.

Le despote fait combattre les hommes qui acceptent de manière aveugle leur servitude en leur faisant croire qu'ils agissent pour leur propre salut.

Ainsi naîtrait le fanatisme.

3) Du fanatisme au terrorisme

Les fanatiques imposent par la crainte la violence à des superstitieux qui sont convaincus de combattre pour leur salut.

Il existe des fanatismes religieux et des fanatismes athées.

Ceux-ci et ceux-là représentent un absolu. L'enjeu est de gagner l'humanité entière à ses croyances quitte à l'asservir.

Le fanatisme est fondé sur un projet. Ainsi l'islamisme radical conçoit la modernité comme une malédiction.

On distingue :

-le fanatisme fondamentaliste : les fondamentalistes se replient sur une identité imaginaire et fantasmée. Ils invoquent des traditions auxquelles ils se doivent d'obéir servilement. Toute interprétation de ces traditions est proscrite et blasphématoire. Les fondamentalistes religieux pensent que la lettre n'est pas au service de l'esprit et de la spiritualité. Elle vise à contrôler l'esprit. On doit en faire une lecture littérale sans interprétation et rester dans le sens propre stricto-sensu.

-le fanatisme intégriste : les intégristes sont conquérants. Ils exercent la violence, l'instrumentalisent et la justifient. Toute modernité est sans espoir et doit être combattue car elle est impie. La démocratie notamment suscite hostilité et rejet. Le fanatisme se rapporte à une tradition : celle-ci doit se perpétuer par des coutumes et des manières de faire qui doivent résister à un monde instable. La mondialisation doit être combattue car elle n'offre qu'un marché. Le fanatisme est soucieux de l'origine, des racines, de la race. Les fanatiques vont trouver réponse dans une culture, dans une religion, dans une nation ; pour eux l'appartenance est fondamentale. À l'origine des religions, le fanatique était l'adepte d'une foi fondée sur la tolérance et non pas sur l'absolutisme. Il faut attendre l'Encyclopédie pour voir ce concept se transformer radicalement, devenir l'antithèse de la raison et prôner la violence née des superstitions et de l'irrationnel auquel il se réfère. C'est un dérèglement de la foi. Il introduit du sacré dans tout objet (dans l'Etat, dans la race, dans la révolution...). Le fanatisme est l'effet de la toute-puissance dont peuvent se prévaloir un groupe d'élus (stalinisme par exemple). Le fanatique est convaincu que ses croyances peuvent renverser l'histoire et que le paradis est terrestre. Le fanatique a pour ennemi la pluralité humaine ; il recherche une parole indifférenciée, stéréotypée.

Fanatisme et superstitions peuvent engendrer le terrorisme.

Le terrorisme justifie la violence qu'il exerce. Pour l'islamisme radical il s'agit d'une guerre sainte et juste. Il fait un usage particulier et arbitraire de la violence. Le terroriste prend pour cible l'innocent, le non violent car pour lui il n'y a pas d'innocence, il y a des appartenances. Les victimes du terrorisme sont des ennemis qui ont le seul malheur d'appartenir à la modernité et qui participent d'un régime honni. Le terroriste ne frappe pas nécessairement ceux qui frappent. A travers des victimes innocentes qu'il immole, il frappe un système, un mode de vie, des manières d'être ; il en recherche sidération, retentissement, médiatisation.

Certains le justifient par un contexte. Le terrorisme serait commis par des opprimés qui veulent faire connaître leur haine à l'égard d'une communauté, d'un pays, d'un système en sacrifiant volontairement des individus pris au hasard afin de frapper les opinions publiques. Ce n'est pas que cela, loin s'en faut. Le terrorisme est imprévisible discontinu, disproportionné. C'est une violence aveugle au grand jour.

III) La laïcité est-elle compatible avec la pensée magique ?

Les progrès de la science et de la connaissance en général sont-ils en mesure de faire disparaître les croyances notamment la superstition ?

Force est de constater que croyances et superstitions résistent bien. En effet les croyances ne relèvent pas seulement de l'irrationnel ou du passionnel mais elles relèvent d'une rationalité subjective (cf : R.Boudon On se comporte en fonction de l'adhésion à des croyances que l'on sait justes) alors que la science mais aussi la laïcité relèvent d'une rationalité objective (articulée sur des informations complètes).

La laïcité n'est pas une croyance : c'est, pour reprendre la synthèse de H. Pena-Ruiz, « *un idéal politique et le dispositif juridique qui le réalise* ».

Par laïcité il faut entendre, d'une part la volonté de construire une société juste, progressiste et fraternelle, dotée d'institutions publiques importantes. Cette société se doit d'être garante de la dignité de la personne et des droits humains assurant à chacun la liberté de pensée et d'expression, ainsi que l'égalité de tous devant la loi. Ces objectifs doivent être atteints sans distinction de race, d'origine, de culture ou de conviction et admettre que les opinions confessionnelles ou non confessionnelles relèvent exclusivement de la sphère privée des personnes.

Cette société doit permettre l'élaboration personnelle d'une conception de vie qui se fonde sur l'expérience humaine, à l'exclusion de toute référence confessionnelle dogmatique ou surnaturelle. Elle doit promouvoir l'esprit critique par l'adhésion aux valeurs du libre examen, par l'émancipation à l'égard de toute forme de conditionnement et mettre en œuvre les impératifs de citoyenneté et de justice en s'appuyant sur la liberté et donc la fraternité sans laquelle rien n'est possible.

Cette concrétisation s'est traduite par une **charte de la laïcité** qu'il faut inlassablement continuer à rendre visible, expliquer, exemplifier.

La laïcité peut-elle se concevoir sans une pensée rationnelle ?

Ce projet est consubstantiel d'une pensée rationnelle : la laïcité est irriguée par la raison mais en retour la raison nourrit la critique de la laïcité.

La raison est le mode de pensée qui permet de libérer, à la fois sur le plan intellectuel et sur le plan social, l'être humain de la pensée magique et de sa domination.

Comment la raison permet-t-elle de se dégager de la pensée magique ?

La raison permet de créer des systèmes que nous allons essayer sur le monde en théorie avant de les appliquer en pratique.

Ces systèmes sont au départ des « jeux de l'esprit », des interrogations, des hypothèses. Ils sont vrais quand ils sont en adéquation avec le réel mais ils peuvent être faux ou approximatifs. Ceci est contraire à la pensée magique qui elle, ne connaît pas l'erreur.

Ces systèmes peuvent être utilisés de manière rationnelle pour créer des outils conceptuels ou matériels qui permettent d'aller au-delà de notre pensée ou de nos forces. La raison permet ainsi d'aller au-delà de soi... et de la pensée commune. Avec le risque de se tromper. Même les mathématiques, si riches en preuves, échouent à prouver leur vérité globale parce que cette vérité dépend de la fiabilité de notre raison qui, elle, est sans preuve ! (*« Il peut se faire qu'il y ait de vraies démonstrations mais cela n'est pas certain »* Pascal)

La raison exige de savoir jusqu'où on peut aller, de savoir qu'on peut se tromper, de savoir qu'il faut évaluer (limite, doute, réflexivité)

La raison impose l'exercice conscient d'une méthode précise qui permet des conclusions contextualisées : les appliquer hors contexte peut conduire à un retour vers l'irrationnel.

La raison, sortie intellectuelle de soi, permet de transcender c'est-à-dire d'aller au-delà de l'opinion vers la véritable connaissance. Sans transcendance l'être humain ne peut pas penser -concept abstrait- ne peut pas planifier -projet-. Il doit se débrouiller avec ses émotions, ses superstitions, sa culture collective.

La recherche de la transcendance a été louée par les philosophes et les scientifiques. Elle leur permettait de penser le cosmos, la cité et la place de l'homme.

Toutefois la raison a aussi produit le sophisme. Raison et sophisme ont pour finalité la sortie de l'irrationnel et de la pensée magique. Cependant pour le sophiste, seul l'art de la parole a de l'importance tandis que pour le philosophe ou le scientifique, c'est la recherche qui compte. Si comme les sophistes on oublie la quête obstinée de la transcendance, on risque de retomber dans la pensée magique laquelle n'est pas un fait de civilisation mais bien l'état de naturel de l'être humain. Les philosophes des Lumières ont compris que la force de la pensée rationnelle permettait d'expliquer, de prédire, de développer un système fait d'observations, d'expériences, de conceptualisations. Ils ont compris aussi que toute connaissance doit s'accompagner d'une éthique: en sciences en économie... Ils ont compris enfin que les Lumières, c'était la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle : *Sapere Aude*.

Il faut donc affirmer que la raison ne découle pas de la pensée magique mais plutôt qu'elle s'y oppose.

Toutefois les Lumières ont été mises à mal et parfois combattues avec violence et détermination :

- par les romantiques : pour Rousseau la nature est sacrée ;
- par les anthropologues qui ont montré que la pensée magique est un invariant humain ;
- par les philosophes du soupçon qui pensent que derrière la raison ce cachent des passions, la volonté de puissance... ;
- par des psychologues qui pensent que le moi conscient est pris en étau entre des pulsions inconscientes et un surmoi ingouvernable ;
- par les anti-cartésiens qui pensent que le sujet n'existe pas.

Cela est un peu caricatural et nous avons montré dans une recherche précédente (cahier du cercle n°12) que la philosophie des Lumières demeure mais qu'elle doit être réinterprétée en tenant compte de ces critiques.

Reste la science et heureusement.

Elle continue à prétendre à l'universalité, à dire le vrai, à se référer à une méthode. Elle nous permet de croire en l'être humain, de l'aider à aller au-delà de sa condition.

Toutefois actuellement certains scientifiques, au nom de la tolérance de la diversité des opinions et du respect de chacun individu, veulent mettre à mal l'importance de la pensée rationnelle ou du moins la faire cohabiter avec la pensée magique. C'est le relativisme d'un courant dit postmoderne qui s'illustre de bien des manières, notamment culturelles. Certes les activités mentales d'un individu sont bien dépendantes de la culture à laquelle il appartient. Une approche radicale voudrait qu'il y ait des « accommodements ». La laïcité n'y échappe pas et on assiste à son sujet au retour de certains sophismes qui se sont exprimés dans des affrontements récents.

Les principes fondateurs de la laïcité peuvent et doivent être accessibles à toutes les cultures.

Toutefois la méconnaissance des différences culturelles et leur occultation sous prétexte d'universalisme tranché, rigoureux, indiscutable, créent incompréhensions, blocages, conflits.

Sachons enseigner et mettre en œuvre l'empathie, la tolérance et la prise en compte des différences, la non-catégorisation, et comme nous y invite Abdennour Bidar, sachons mettre la fraternité au pouvoir.

« Plus l'être humain sera éclairé, plus il sera libre » Voltaire.

En conclusion, affirmons que les principes fondamentaux de la laïcité relèvent avant tout de la pensée rationnelle et que la pensée magique lui est étrangère. Toutefois la laïcité ne peut en ignorer l'existence, doit mesurer son importance et savoir la prendre en compte sans toutefois transiger.

DEFENDRE LA RAISON EN DE SOMBRES TEMPS

Une conférence de Christian GODIN

La philosophie des Lumières a fait de la raison une valeur centrale ; elle a réalisé partiellement ses idéaux de démocratie et d'éducation dans une large partie du Monde. Mais force est de constater qu'elle a aussi rencontré d'épouvantables trahisons, barbarie, crimes contre l'humanité, mais aussi destruction de l'environnement, ... qui font douter que le progrès puisse être la loi de l'histoire. Les croyances et les émotions concurrencent la raison... Mais il ne faut pas baisser les bras ! Les idéaux des Lumières sont toujours d'actualité, ils ne sont jamais achevés !

Le titre retenu fait allusion à un poème d'Hölderlin «Les sombres temps ». Les sombres temps, dans notre monde en crise, sont aussi ceux que connaît la raison elle-même. Le philosophe ne veut pas donner des recettes mais essaie de faire un travail d'élucidation critique.

LA RAISON, dans le domaine de la pensée est la faculté qui nous permet d'agir dans l'ordre du vrai, valeur par excellence de la pensée et de la connaissance ; et dans la vie pratique, la faculté qui nous permet d'agir pour le bien et pour le juste. Le point commun de ces deux aspects est la méthode mise en œuvre ; et la méthode c'est la rigueur. Cela suppose que la pensée vraie et l'action bonne sont conduites avec rigueur.

La raison n'est pas seulement une faculté, une capacité, humaines ; c'est aussi une valeur à l'origine et au cœur du rationnel et du raisonnable : la vérité est au cœur du rationnel ; la justice et le bien sont au cœur du raisonnable. Une valeur c'est ce qui est capable de conférer du sens au monde dans lequel nous vivons ; nous serions capables, dans des cas extrêmes, de donner notre vie pour elle. La valeur n'existe pas si elle n'est pas explicitement reconnue.

La raison en tant que valeur est une notion récente ; elle date du 18^e siècle, des Lumières ; alors la raison est une valeur essentielle (sauf chez Rousseau), la valeur centrale d'une humanité accomplie ; elle permet de lutter contre l'obscurantisme, c'est-à-dire contre tout ce qui empêche les facultés humaines de se déployer librement ; d'où l'importance de l'instruction dans ses deux modalités : couvrir tout le champ des connaissances, lutter contre l'obscurantisme ; et la nécessité d'établir un

programme d'instruction universelle, à l'intention de l'humanité entière, non réservée à une quelconque élite politique ou sociale ; c'était le projet de l'Encyclopédie. Sur le plan pratique la raison devait permettre de lutter contre le despotisme et contre l'obscurantisme, figures du mal, pour instaurer l'idéal de la République. Condorcet est la figure emblématique de cet idéal ; il est à la fois un philosophe de l'instruction et un philosophe de la République.

Au 18^e siècle, les Lumières croient au progrès et au sens de l'histoire. Aujourd'hui nous n'en sommes plus totalement convaincus et il est très difficile de partager l'optimisme de Condorcet, de Hegel, de Marx ou de Victor Hugo.

La réalisation des idéaux des Lumières

Le 20^e siècle a, en partie, réalisé les idéaux des Lumières, en particulier par l'extension des connaissances de base ; l'instruction universelle est un des projets de l'UNESCO. Ce défi est en passe d'être gagné et le taux de l'analphabétisme recule partout.

Quant à la lutte contre le despotisme, jamais autant de pays dans le monde n'ont vécu avec des régimes démocratiques, des régimes républicains. En Afrique la moitié des états sont aujourd'hui en démocratie ; le processus est en développement. Au moment de la Révolution Française il y avait trois pays démocratiques dans le monde ; aujourd'hui la moitié des pays, une centaine, connaît la démocratie.

Il faut bien reconnaître l'importance de ces avancées ; l'idée de progrès n'est donc pas totalement obsolète.

Les remises en cause des idéaux des Lumières

Elles sont nombreuses et des soupçons ont été formulés à l'égard des Lumières et de la raison.

La barbarie est encore là. Jamais, dans le passé, il n'y eut des guerres aussi cruelles (14-18), autant de génocides, autant de crimes contre l'humanité. Aussi nous ne pouvons plus faire du progrès la loi ou la logique de l'histoire.

La raison est aussi menacée comme valeur ; un soupçon terrible a été porté contre elle par certains philosophes (et pas par des ignorants ni des barbares, mais par des hommes instruits). Le plus terrible de ces soupçons est de dire que c'est la raison elle-même qui a alimenté la barbarie contemporaine. Même si c'est insupportable et bien discutable

il faut toujours considérer avec le plus grand sérieux les thèses qui nous sont étrangères.

Le pouvoir des technos-sciences : pour les hommes des Lumières les progrès de la raison devaient amener des progrès dans la gestion d'un pays. Mais il peut exister un divorce radical entre la raison théorique et la raison pratique. Le plan d'extermination nazi a été une entreprise rationnelle conduite en amont et en aval des camps de concentration ; par exemple, un des soucis d'Eichmann était de faire partir les trains à l'heure et de bien respecter les consignes.

La rationalité logique, mathématique, scientifique, ne garantit en rien le caractère raisonnable des réalisations pratiques. Souvenons-nous du slogan de mai 1968 sur les murs de la Sorbonne : $E = MC^2 = \text{Hiroshima}$; raccourci difficile à suivre mais pas totalement aberrant ; les équations de la physique ont débouché sur la physique nucléaire puis sur la fabrication de la bombe atomique puis sur son utilisation.

Le rationnel et le raisonnable semblent avoir déserté l'espace public, là où la raison aurait dû garder son prestige et ses pouvoirs ; on assiste à une dévaluation de la raison. Il est vrai qu'il existe chez l'être humain des dimensions souvent plus importantes : la croyance et l'émotion.

William JAMES, philosophe pragmatiste américain, a fait de la croyance un élément moteur de l'existence, « la volonté de croire ». Par un revirement radical le « je pense donc je suis » de Descartes est remplacé par « je crois donc je suis ». La croyance est devenue le signe d'une identité personnelle et collective. Mais les croyances divisent nécessairement et c'est tragique ; il est impossible de fonder une véritable communauté d'hommes sur les croyances, mais seulement une communauté partielle. Ainsi dans la France catholique du 16^{ème} siècle une hérésie s'installe : la Réforme ; d'où des guerres de religions. Comment y mettre fin ? Par l'Edit de tolérance promulgué par Henri IV et l'idée d'un contrat social, qui est une conception rationnelle ; alors que la croyance fondée sur l'irrationnel ne réunit que « contre ».

Les anthropologues montrent que dans les sociétés primitives les individus se définissent par rapport à des tabous qui n'existent que par opposition à d'autres tabous des tribus voisines. On se pose en s'opposant. Le savoir au contraire, se partage sans se diviser ; un bien culturel peut se partager à l'infini, il reste entier pour tous ; pendant un concert la même musique est entendue par tous, avec des sensibilités

particulières et personne n'est lésé. La logique de la croyance va dans le sens de la division, voire de l'hostilité ; on renonce à l'universalité humaine de l'homo sapiens.

On assiste aussi à une réhabilitation de l'émotion et à l'invasion des manifestations émotives dans l'espace public ; et amplifiées par les médias. On cherche d'abord à toucher. L'accumulation des informations ne nous rend pas le monde intelligible ; or le vrai rôle des médias serait de nous rendre le monde intelligible. Ainsi la diffusion de théories complotistes sur les réseaux sociaux touche les affects les plus simples : la peur, la méfiance, l'hostilité. Internet diffuse des flots d'irrationalité. Le réel lui-même est en danger ; ainsi 20 millions d'Américains contestent l'envoi d'un homme sur la lune.

A partir des années 60, la puissance économique, sourde et aveugle, est l'équivalent du Destin des Grecs ; le destin n'est pas intelligent mais il est tout-puissant. La rationalité des marchés est une fiction entretenue par le libéralisme.

La montée actuelle du nihilisme menace la raison. Le nihiliste veut détruire le monde parce qu'il a fait son deuil de le changer ; il choisit la destruction : « tout doit périr puisque ce monde n'est pas le mien ». Nous sommes aujourd'hui confrontés à un nihilisme islamique radical dont on a du mal à comprendre les causes.

Les particularismes ethniques, religieux, régionaux, se développent et menacent dangereusement la communauté universelle. L'universalisme est soupçonné de despotisme, et menacé ; la raison est considérée comme un alibi de domination au service des intérêts particuliers de l'Occident. La Chine, les USA, des pays d'Afrique, n'ont pas ratifié la CPI (Cour Pénale Internationale), tentative de se référer à une conscience mondiale. On assiste aussi à une déliquescence de l'UNESCO et à l'avènement d'un révisionnisme historique.

Avec la mondialisation, fait historique majeur, la logique voudrait qu'on aille vers un internationalisme, un universalisme, accrus. Or, plus il y a de solidarité objective entre les peuples, les états et les cultures, moins il y a de solidarité vécue, vraie. La mondialisation renforce la solidarité objective mais détruit la solidarité subjective ; alors émergent des nationalismes.

Avec ce qu'on appelle « post modernité » les idéaux des Lumières sont contestés. Chaque culture, chaque tradition, devraient être à priori respectées ; ce qui est très discutabile.

Le philosophe Habermas, qui s'inscrit dans l'héritage de Kant, pense que les idéaux des Lumières sont à défendre et que les Lumières sont à jamais inachevées, sont un horizon qui recule sans cesse.

L'histoire humaine est tragique, mais pas suffisamment tragique pour que l'on considère qu'il n'y a pas d'éclaircie possible, pas d'alternative entre raison et barbarie. Chaque fois que nous affaiblissons la raison, nous risquons de favoriser la barbarie. L'universalisme est ce qui peut être partagé par l'humanité. L'art en est la plus belle image et le vandalisme des œuvres d'art est une forme de barbarie qui était inimaginable il y a peu de temps encore.

QUE PEUT L'ÉCOLE ?

Pierre MIELE

L'école a en charge l'instruction qui outille la raison par les connaissances transmises et la formation du raisonnement. Mais la connaissance inclut les obstacles à la connaissance que sont l'erreur, l'oubli, l'illusion, ainsi que la complexité et l'incertitude des situations réelles. L'apprentissage est un franchissement de ces obstacles, qui n'est jamais total et définitif; instruit, l'individu n'est cependant pas infaillible; mais il est lucide et donc responsable. L'instruction ainsi entendue est et doit être la priorité de l'école.

« On reconnaît la vraie rationalité à sa capacité de reconnaître ses insuffisances. » - Edgar Morin

« Un jour viendra où le soleil brillera seulement sur des hommes libres qui ne connaîtront d'autre maître que leur propre raison » - Condorcet

Force est de constater que même dans notre République, ce jour n'est pas encore arrivé bien que notre école, laïque et obligatoire, soit à l'œuvre depuis plus d'un siècle.

L'école de la République a la mission de donner à chacun les connaissances de base et instruments de pensée qui lui permettront d'exercer son esprit critique et un jugement autonome sur l'ensemble des sujets qui le concernent tant personnellement qu'en tant que citoyen d'une société démocratique. L'école, l'instruction sont une condition nécessaire, mais personne n'a dit, pas même Condorcet, qu'elle serait suffisante pour instaurer une société de justice, de fraternité, où le bien commun serait la finalité de toute décision collective. Cela reste un objectif.

Depuis les Grecs jusqu'à nos jours, les philosophes expliquent que les hommes sont dotés de la raison, mais que ce n'est que de manière potentielle; il faut apprendre à l'exercer et cela peut réussir plus ou moins bien. Des obstacles peuvent aussi tromper la raison ou l'empêcher de fonctionner. De plus, la volonté des individus et leur liberté peuvent les amener à utiliser les outils de la raison contre la raison.

Les croyances religieuses ou culturelles et les formes de pensée qui en découlent, font évidemment obstacle à la pensée rationnelle. Mais l'école n'a pas en charge de les étudier directement ni de les combattre frontalement. Elle doit outiller les individus de manière qu'ils puissent eux-mêmes librement rejeter ou pas ces formes de pensée grâce à leur raison. Il convient donc de s'intéresser aux limites et aux obstacles propres à la rationalité, qui lui sont en quelque sorte intrinsèques : ce sont en fait ces obstacles qui constituent l'objet de l'apprentissage en même temps qu'ils constituent sa difficulté.

Le progrès des sciences et en particulier celui de sciences humaines, des sciences de la connaissance et celles de la transmission (psychologie cognitive, épistémologie et didactique des disciplines, neurosciences, sociologie), permet aujourd'hui de comprendre, sans doute mieux qu'en 1789, pourquoi le chemin est difficile et risque d'être long. La connaissance de ces obstacles et limites permet d'envisager des stratégies efficaces d'enseignement.

L'erreur au cœur de l'apprentissage scientifique ; validité et réfutation

« ... on connaît contre une connaissance antérieure, en détruisant des connaissances mal faites, en surmontant ce qui, dans l'esprit même, fait obstacle [...] On ne peut rien fonder sur l'opinion : il faut d'abord la détruire. Elle est le premier obstacle à surmonter. [...] Rien ne va de soi, rien n'est donné. Tout est construit. » G. Bachelard, introduction à La formation de l'esprit scientifique, 1932

L'opinion fait obstacle à la connaissance car elle en tient lieu. Il en est de même de ce mode de pensée parfois appelé « pensée magique » qui consiste à attribuer une explication spontanée et non avérée à un phénomène qui nous échappe et à la prendre pour une vérité. L'abandon d'une croyance ou d'une connaissance erronée résulte d'une démarche laborieuse, adaptative et conduite patiemment ; il faut pour cela que cette croyance soit mise en échec par les faits et que l'individu en ait pris conscience ; il n'est pas avéré, à l'encontre d'une opinion répandue, que le discours persuasif d'un professeur suffise !

Les didactiques des sciences et des technologies s'inspirent de ce point de vue pour baser l'enseignement des connaissances scientifiques sur une expression par les élèves des *conceptions* qu'ils ont des phénomènes étudiés (autrement dit, leurs opinions, présupposés,

croyances), et sur une *démarche d'investigation* qui leur permet de valider ou invalider des hypothèses, soit par documentation auprès de sources scientifiques reconnues, soit par des expérimentations quand c'est à leur portée. Au-delà du bagage scientifique qu'ils acquièrent ainsi (les résultats organisés au sein de théories), ils apprennent aussi ce qui caractérise la genèse de ces connaissances, le doute, l'erreur, la maladresse, les critères et, le cas échéant, les limites de leur validité.

L'étude de divers domaines scientifiques et technologiques leur fera découvrir que les critères de validité et les méthodes mises en œuvre diffèrent d'un champ de connaissance à l'autre, que l'on n'expérimente pas en sciences physiques comme en sciences du vivant ou en technologie,... ; avec un peu d'histoire, il sauront que la vérité scientifique contredit et corrige des présupposés comme les leurs, qu'elle varie parfois dans le temps et subit des révolutions, mais qu'elle n'est pas arbitraire.

Dans une étape plus avancée (lycée, université), ils devront comprendre l'élaboration des théories, leur fonction prédictive, la confrontation de ces théories aux faits, et le principe de leur réfutation.

Ils pourront ainsi comprendre ce qui distingue une vérité scientifique d'une vérité révélée, ésotérique ou imposée : elle est une construction humaine, consensuelle parmi les spécialistes, elle est publique et réfutable.

Mais il importe également de savoir, comme Bachelard l'a exprimé, et comme de nombreux travaux plus récents le confirment, que l'erreur, constitutive de la connaissance qui l'a corrigée, ne disparaît pas pour autant ; elle peut ressurgir en situation inédite ou inattendue (*rémanence*) ; ou dans une situation qui ne justifie pas l'effort (*économie simplificatrice*).

Enfin, une connaissance liée à une situation ne se transfère pas spontanément à une autre situation quand la similitude n'est pas évidente. C'est ainsi qu'un même individu peut réserver sa pensée rationnelle à son domaine d'expertise, et donner libre cours à sa pensée magique dans la vie courante ou dans d'autres domaines.

Faits trompeurs et raisonnements erronés ; apprendre le doute

Les erreurs ont de multiples sources et la scolarité doit donner l'occasion de les rencontrer et de les identifier dans leur nature et leur fonctionnement afin de former la capacité à les reconnaître en situation

réelle lorsque les connaissances acquises à l'école ne suffiront pas. L'école ne peut en effet pas transmettre toutes les connaissances dont les individus pourront un jour ou l'autre avoir besoin pour ne pas être dans l'erreur, notamment en tant que citoyen !

Parmi les sources d'erreur, outre les croyances, préjugés, opinions, les oublis et souvenirs déformés, il faut citer les erreurs à la prise d'information : on croit avoir vu, lu, entendu ; les erreurs de traitement (modèle inapproprié) ou de raisonnement : analogie trompeuse, inversion de la cause et de l'effet, corrélation là où il y a seulement concomitance...

Le fait d'avoir rencontré et analysé de telles erreurs est un moyen des plus efficaces, peut être le seul, pour susciter une attitude de doute constructif, de méfiance à l'égard des risques de manipulation, et de contrôle de ses propres démarches intellectuelles.

C'est un fait connu que les enseignants répugnent à laisser exposer et étudier en classe des faits, arguments ou raisonnements erronés, par crainte de provoquer des confusions ; c'est dommageable car la compréhension du vrai ou du bien suppose celle du faux et du mal, non pas comme des interdits ou des fautes mais bien comme des défaillances possibles du fonctionnement intellectuel normal. C'est l'un des points faibles de notre système scolaire attesté par les enquêtes nationales et internationales.

Apprentissage des mathématiques - vérité et démonstration

« Loin d'être l'exercice ingrat et vain qu'on imagine, les mathématiques et la logique sont d'irremplaçables guides pour se défaire des opinions dominantes et rendre possible un accès aux vérités, ou à quelque expérience humaine dont la valeur soit absolue. » - Alain Badiou « Eloge des mathématiques », résumé par l'éditeur

L'enseignement scolaire des mathématiques vise bien sûr à munir les individus de procédures de calcul, qui leur seront utiles dans leur vie quotidienne ou professionnelle ; au-delà, la maîtrise de certains outils leur permettra également de déjouer les pièges de l'information diffusée aux citoyens à des fins de manipulation. *Des exemples ont été exposés dans un travail précédent (Cahier n°15 du cercle « Informer ou manipuler »)*

Parmi les disciplines scientifiques, la place particulière des mathématiques provient de son « statut de vérité » : en mathématiques,

la vérité ne dépend que du raisonnement qui permet de l'établir à partir d'autres vérités, elle ne dépend pas d'objets ou faits observables, mais seulement d'objets conventionnels, et donc pas d'instruments d'observation ou de mesure ; elle ne dépend pas non plus d'autres qualités humaines que celles de savoir conduire le raisonnement, qu'on appelle dans ce cas *démonstration*.

Ce caractère universel de la vérité et de la démonstration en mathématiques, qu'on retrouve également dans le langage spécifique élaboré pour l'exprimer, aide à comprendre les autres formes de la validité au sein des autres champs de connaissance, par analogie et par différence, et c'est donc un instrument efficace au service du doute méthodique et de l'esprit critique, au-delà même du champ des sciences, donc au service de la raison.

Remarquons que cette particularité n'apparaît vraiment dans le cursus scolaire qu'avec la géométrie et l'exigence de démonstration, puis avec la manipulation d'expressions algébriques, c'est-à-dire seulement à partir de la classe de quatrième. L'explicitation de son importance, nécessaire pour en tirer vraiment parti, ne peut venir qu'ultérieurement, une fois acquises expérience et habileté et c'est ce qui justifierait à soi seul, le prolongement des études en mathématiques pour tous, au moins au lycée, comme le préconise notamment le mathématicien Cédric Vilany, médaillé Fields. On sait qu'hélas, l'enseignement des mathématiques est utilisé aussi à d'autres fins, notamment des fins de sélection, qui contrarient fortement l'intérêt que nous lui attribuons ici.

Pour l'enseignement des mathématiques, il existe une grande variété d'énigmes pouvant se résoudre par des connaissances élémentaires, qui permettent de mettre en échec des raisonnements erronés et de comprendre comment des résultats importants ont résisté longtemps aux mathématiciens jusqu'au moment où, changeant de point de vue, l'un d'entre eux trouve la voie.

Apprendre à argumenter et à juger

Dans les champs de connaissance autres que les champs scientifiques, les raisonnements ne sont plus des démonstrations, mais des argumentations ; ils s'expriment au cours de débats ou dans des dissertations. L'enjeu n'est pas toujours la certitude (le vrai, le faux), mais plus généralement un jugement de valeur (le bien, le mal, j'aime, j'aime pas) ; il s'agit alors de convaincre ; mais les arguments doivent

être non contradictoires et fondés eux-mêmes sur des connaissances académiques et reconnues telles par les experts ; en classe, le professeur en est garant ; les programmes disent ce qu'il faut considérer comme tel à un moment donné de la scolarité.

Dans ces champs, il est plus fréquent que dans les sciences dites dures, qu'existent des approches ou théories concurrentes ; même si l'on en privilégie une, évoquer les autres permet d'enseigner l'honnêteté intellectuelle.

L'accumulation de connaissances académiques n'est qu'un aspect de la formation de l'individu qui serait bien incomplet_s'il n'était pas accompagné d'une pratique de l'argumentation. Les débats permettent de laisser exprimer, outre les connaissances, ce que nous savons être des croyances, des opinions, des sentiments, et même des passions : c'est l'occasion d'explicitier les critères de reconnaissance et la valeur de ces différents types d'arguments, ainsi que les règles qui permettent de conduire et de clore un débat.

Notons que les événements de « vie de classe » fournissent également un support inépuisable pour l'apprentissage par le dialogue, l'écoute, et le débat démocratique.

Instruire, ce n'est donc pas seulement transmettre des connaissances académiques, mais c'est aussi transmettre la capacité de s'en servir, et donc les règles de la logique, les formes de discours, les critères de validité, le choix des procédures pertinentes, ce que le jargon scolaire actuel appelle *les compétences*, des capacités plus générales qui sont transférables à d'autres situations et d'autres champs de connaissance que celles où elles ont été acquises, à condition d'avoir été conscientisées.

Précisons que cela ne recouvre pas l'éducation, qui a bien d'autres sources que l'instruction (famille, milieu social, médias), et n'est qu'une conséquence possible mais non garantie de l'instruction ; rappelons que Condorcet préconisait de laisser l'éducation à la porte de l'école.

Apprendre la complexité et l'incertitude ; penser « en système »

La forme de pensée classiquement associée à la raison depuis Descartes, suit les règles de « la méthode cartésienne », dont celle de la décomposition qu'on peut résumer ainsi « on connaît bien une chose, quand on connaît bien chacune de ses parties ».

La transposition de cette démarche dans l'enseignement a donné par exemple la « leçon de chose » ; ou en mathématiques, les stratégies d'apprentissage partant des cas simples pour aller peu à peu vers des cas « plus compliqués ». Plus généralement, cette conception s'est traduite par un cloisonnement longtemps hermétique entre les disciplines chargées chacune d'une des parties de la connaissance.

Mais au cours du 20^e siècle, le monde scientifique a réalisé qu'en étudiant l'éléphant au microscope, on ne comprendrait jamais l'éléphant ! Ainsi les sciences du vivant, mais aussi les sciences sociales, et bien sûr la technologie avec l'avènement de l'électronique, puis les sciences de l'ingénieur, ont adopté une approche nouvelle remplaçant l'objet par le système, objet considéré non en lui-même mais comme élément pris dans un contexte et interagissant avec son environnement ; le système est lui-même un composé de sous-systèmes qui interagissent entre eux . Ainsi, l'objet-système est plus que la somme de ses parties et son étude consiste alors moins à décrire les parties qu'à décrire leurs interactions, leur fonction, leur utilité, plus que leur fonctionnement.

Cette approche *de la complexité* du réel, c'est Edgar Morin qui en parle le mieux... « *La complexité est un défi à la connaissance, à la pensée, à l'action. Notre réalité, qu'elle soit physique, biologique ou sociale, est un cocktail étrange d'ordre, de désordre et d'organisation* »

« *L'ambition de la Pensée complexe est de relier des connaissances qui organisent des informations hétérogènes* » (Edgar Morin).

Cette approche vaut aussi bien pour les sciences, la technologie évidemment, mais aussi l'économie et pour la compréhension des phénomènes de société dans ses multiples dimensions. Etudier une situation réelle, c'est donc étudier un système, susceptible de plusieurs approches ou de plusieurs compréhensions complémentaires : suivant le but de l'étude, on en choisira une représentation volontairement simplifiée, mathématique, pour pouvoir effectuer des calculs et prévoir ainsi le comportement théorique, qu'on pourra confronter au comportement réel observable. Cette démarche est ce qu'on appelle la « *modélisation* », qui fait des mathématiques un outil pour les autres disciplines. Avec l'économie, on comprend bien que les résultats d'un modèle sont au mieux « valides » du point de vue des mathématiques utilisées et que cela ne signifie pas qu'ils soient « valables » pour la société.

Il s'agira toujours d'« une certaine compréhension », dépendante des choix opérés consciemment ou non pour modéliser, l'accès à la totalité des données et des facteurs influents étant souvent hors de portée.

L'approche complexe introduit ainsi la possibilité d'étudier des systèmes incomplètement connus ou dont le comportement est incertain. Les situations de vie citoyenne ou sociale ont ce caractère incertain ; et le citoyen doit cependant émettre des avis, par exemple lors des élections démocratiques, et il doit prendre des décisions en non totale connaissance de cause.

Condorcet avait déjà remarqué cette difficulté et proposé sa théorie des choix préférentiels (*voir la présentation qu'en fait Catherine Kintzler*). Plus récemment, des sociologues ont proposé pour le comportement des acteurs sociaux, une « théorie de la rationalité limitée », pour expliquer les stratégies des « acteurs » au sein des organisations humaines.

L'enseignement ne peut plus ignorer ces outils de la raison aujourd'hui reconnus. C'est pour tenter d'initier à ces nouvelles approches que sont introduits dans l'enseignement secondaire des travaux pluridisciplinaires et des travaux par projet, qui n'auront la valeur formatrice attendue que si les démarches qui les sous-tendent sont non seulement pratiquées par les élèves, mais également explicitées.

La Raison, face aux rationalités diverses et à la rationalisation

Dans de nombreux domaines, il n'existe pas de vérité universelle, c'est-à-dire de connaissance qui fasse l'unanimité des experts. Il y a également des domaines encore inconnus... Plusieurs écoles de pensée y compris des écoles scientifiquement reconnues, proposent des explications différentes ou concurrentes des mêmes phénomènes. L'économie en est une bonne illustration actuelle. L'histoire aussi : en témoignent les débats récurrents sur l'histoire que l'école devrait enseigner et la brûlante question du « récit national ».

Toutes les sciences ont connu ou connaissent des périodes de mise en cause de théories anciennes où, avant que s'instaure un nouveau consensus, coexistent des théories parallèles.

La notion de paradigme

En fait, toute théorie repose sur des vérités premières, croyances ou convictions, admises comme des évidences, et sur des principes méthodologiques qui vont permettre d'établir les autres vérités de la théorie. Ainsi, dans un même domaine, des experts peuvent choisir des postulats et des approches méthodologiques différents et proposer ainsi une théorie plus générale, ou complémentaire ou carrément concurrente, comme le fut en son temps la théorie copernicienne contre la cosmologie qui faisait loi depuis l'antiquité. C'est, selon T.Kuhn, le principe même de l'évolution de la Science, par périodes de stabilité (la science normale), de crise avec le constat d'anomalies, et de révolution par changement nécessaire de paradigme.

L'importance des paradigmes doit être reconnue pour ce qu'ils peuvent constituer un obstacle à la communication et à la compréhension : « *il y a souvent impossibilité, au sein d'une vision du monde, de comprendre les idées ou arguments d'une autre vision du monde* » Edgar Morin

La prise en compte des paradigmes confronte la Raison à deux formes de glissement qu'il faut savoir repérer :

- le « relativisme », salubre quand il est une position d'honnêteté intellectuelle et justifie le doute « méthodique » ; manipulatoire lorsqu'il vise à instaurer la suspicion, comme le font les complotistes ;
- l'assimilation des théories scientifiques aux autres dogmes, qu'ils soient religieux ou autres, car les uns et les autres ont à leur fondement un paradigme et donc un « acte de foi » qui peut être abusivement invoqué pour se fermer à toute critique.

La seule parade est la double exigence d'ouverture à la contestation des arguments et à la vérification empirique, ce qui disqualifie au moins les dogmes religieux. Mais il faut s'attendre à la forte résistance des mythes, comme le déclarent de concert, dans une interview commune à l'Obs, Emmanuel Todd et Abdenour Bidar, à propos du mythe du califat auquel adhèrent (*par adhérence plus qu'adhésion*, précisent-ils) des jeunes candidats au djihad : « *Il n'y a rien de plus vrai qu'un mythe* ». Cet « idéal », quand il n'est pas contredit, explique un comportement radical plutôt trop rationnel qu'irrationnel.

Rationalisation n'est pas raison

Il faut enfin citer une forme de rationalité qu'identifient économistes et sociologues qualifiée parfois d'« utilitariste ». Les individus ne « raisonnent » pas uniquement à partir de connaissances, mais ils font intervenir des « raisons personnelles » ou « motifs ». Il s'agit de la « rationalisation » qui emprunte à la rationalité la force des raisonnements, du calcul. De même les groupes ou les Etats agissent en fonction de leurs intérêts et en vue d'une « satisfaction maximale ». Ainsi, l'optimisation financière relève de la rationalisation.

En conclusion, l'instruction qui rend l'individu rationnel, ne le rend pas forcément raisonnable, mais elle le rend responsable

L'enseignement vise la maîtrise des modes de pensée, c'est-à-dire non seulement la capacité de les utiliser correctement et à bon escient, mais aussi la conscience de ces modes de pensée et de leurs limites. C'est le rôle de l'école.

L'enjeu pour l'individu instruit n'est pas seulement sa liberté et son autonomie, comme le proclame la philosophie des Lumières, c'est en plus sa lucidité sur les limites, failles et perversions possibles de ses propres aptitudes et celles des autres individus, des groupes et des Etats.

Cette lucidité lui donne la conscience de sa responsabilité d'homme et de citoyen dans l'usage de sa raison.

Cette responsabilité est en particulier celle des intellectuels qui ne peuvent pas être ainsi qualifiés s'ils n'ont pas cette conscience. Elle est évidemment celle de tous les passeurs d'idées comme évidemment les enseignants, les journalistes.

Cette responsabilité impose à l'individu instruit une vigilance de tous les instants pour contrôler ses propres affirmations mais aussi combattre les charlatans.

Cette responsabilité doit s'exercer dans les instances démocratiques de la République, mais aussi devant la Justice et il appartient à l'Etat d'en être le garant.

Bibliographie

Gaston BACHELARD, 1938 – *La formation de l'esprit scientifique (Introduction)*

Alain BADIOU, 2015 - *Eloge des mathématiques*

Michel CROZIER, Ehrard FRIEDBERG, 1981 – *L'acteur et le système*

Catherine KINTZLER – 2015 – *Condorcet, l'instruction publique et la naissance du citoyen*

Thomas KUHN, 1972 – *La théorie des révolutions scientifiques*

Pierre MIELE, 2013 – *La manipulation par les nombres – Cahier du cercle n°15*

Edgar MORIN, 1982 – *Science avec conscience*

Edgar MORIN, décembre 2016 - *Conférence inaugurale prononcée au Congrès mondial pour la pensée complexe, à l'UNESCO*

Ainsi que les textes officiels (programmes, instructions) de l'Education Nationale en vigueur pour l'école, le collège et les lycées, et plus particulièrement les instructions pour l'enseignement des mathématiques, des sciences et de la technologie.

LA RAISON A TRAVERS L'HISTOIRE : ECHEC OU UTOPIE ?

Guy Cagniant

Billet d'humeur...

Les parois des cavernes préhistoriques témoignent déjà des inquiétudes et des questions qui ont traversé l'histoire et continuent à agiter l'humanité. Raison et croyances ont toujours été en concurrence pour répondre à ces questions !

C'est ainsi que les religions, l'économie, l'évolution même des sciences vers une complexité toujours plus grande, ont compromis l'exercice de la raison. Exposé aux manipulations de toutes sortes, à la désinformation, l'homme succombe à l'émotion au détriment de la lucidité.

La dictature du capitalisme, les servitudes et toutes les précarités qu'il entraîne, et ce « retour du religieux » à l'œuvre dans les intégrismes qui sèment la violence et la terreur, sont des fléaux de notre monde contemporain.

Peut-on croire encore au pouvoir de l'école ? Quelle école permettra à l'homme de retrouver l'usage de la raison et de construire enfin un monde juste et fraternel ? Et l'on espère toujours que la pensée rationnelle triomphera enfin de cet antagonisme entre lucidité et obscurantisme, entre civilisation et barbarie ! S'agit-il d'une utopie philosophique ou d'un idéal « poétique » sans cesse mis en échec ou menacé par la folie des hommes ?

« Le monde est iniquité ; si tu l'acceptes tu es complice, si tu le changes tu es bourreau. » Jean-Paul Sartre.

La raison : faculté de connaître, de bien juger, de discerner le vrai du faux et/ou le bien du mal.

« Il ne faut pas trop réfléchir sur le sens de l'histoire. On court le risque de s'en dégouter. » Jean-Paul Sartre.

Sur les parois des grottes préhistoriques, nos lointains ancêtres ont commencé à exprimer leur questionnement face à l'hostilité du monde

et leur cri d'angoisse a traversé les siècles pour parvenir jusqu'à nous. L'homme est sans doute le seul animal qui se saisit de cette angoisse existentielle et qui entreprend de s'interroger sur lui-même et sur l'univers.

A.1. Dès le commencement, savoir et croire se sont imbriqués : ce que l'homme ne peut comprendre, il l'explique par la magie et/ou le surnaturel. Cette démarche suit, dès le départ, une double direction : le surnaturel et l'anthropomorphisme. On attribue aux dieux des figures humaines et des pouvoirs extraordinaires et le merveilleux côtoie la réalité.

Parallèlement, naissent les premiers états-empires et les puissants s'emparent des croyances pour établir « *la religion d'état* » : au sommet il y a le souverain, Pharaon ou Empereur, intermédiaire avec les dieux ou dieu lui-même ; le pouvoir politique s'appuie donc sur les croyances religieuses.

A.2. Simultanément, à Athènes naît la philosophie ; Socrate avec sa « *maïeutique* » fait appel à la raison. Son disciple Platon, dans *la République*, avec la célèbre « *allégorie de la caverne* », pose le problème de la réalité de la connaissance et des divagations de la raison quand les prémices du raisonnement sont erronées.

« *Les dieux n'étant plus et le Christ n'étant pas encore, il y a eu, de Cicéron à Marc Aurèle, un moment unique où l'homme seul a été.* »
Gustave Flaubert

Trois siècles plus tard Lucrèce, dans le « *De natura rerum* », rejette hors du réel les dieux et le polythéisme et fait appel à la seule raison pour expliquer le monde. Sa philosophie, occultée par le triomphe du christianisme, resurgit avec Montaigne, avec les philosophes du siècle des Lumières et, de nos jours, avec Alain Badiou et Michel Serres pour ne citer qu'eux. Notons que ces idées qui font appel à la raison n'ont cependant aucune influence notable sur le déroulement des événements.

A.3. Et puis il y a l'émergence des trois religions monothéistes « *du Livre* » avec toutes les trois la même affirmation dogmatique originelle : Dieu s'est adressé aux hommes pour leur édicter sa loi.

Pour l'historien qui interroge l'histoire à l'aune de la raison, se posent alors les deux questions : « quand et par qui ont été écrits » les Livres

censés témoigner des trois religions : la Bible hébraïque (la Torah), les Évangiles, le Coran ?

D'autres questions surgissent et les controverses sont nombreuses au sujet de ces 3 Livres. Les spécialistes ont établi qu'en réalité Jésus et Mohamed n'ont rien écrit et que les Évangiles, comme le Coran, ont été rédigés par des disciples bien après leur disparition puis remaniés et revus par le pouvoir temporel.

Par la suite, les schismes, les guerres intestines, ont opposé les croyants. Chacun a voulu imposer son interprétation, confondant croyance et savoir et invoquant le principe d'autorité.

La raison n'a donc aucune place dans cette «bibliographie» et l'histoire, que ce soit celle des religions où celle des événements, n'est que « bruit et fureur ». (Macbeth, acte 5, scène 5 : W.Shakespeare)

A.4. Le siècle de la raison

A-4.a. « Les Lumières »

A la suite de Descartes -reconnu comme le fondateur du rationalisme moderne - et de Locke, précurseur de ce XVIII^e siècle, « siècle de la Raison. » ou « siècle des Lumières », la raison est alors considérée comme « un système de principes appartenant à la nature même de l'homme et lui permettant d'accéder à la vérité, au bien, en s'opposant à la superstition et au fanatisme ». Le projet des Lumières (1) est de substituer, partout où c'est possible, la Raison face à toute « pensée magique ». Leur projet est de civiliser l'homme en s'appuyant sur la seule raison humaine.

Consulter sur ce sujet le cahier n°12 du cercle : « Que reste-t-il des Lumières ? »

Dès 1784 Kant montrait à l'attention des lecteurs du *Berlinische Monatsschrift* la difficulté du projet : « *Il est donc difficile pour l'individu de s'arracher tout seul à la tutelle, devenue pour lui presque un état naturel.* » La suite de l'Histoire allait lui donner raison.

A-4.b. « Les héritiers »

Les hommes de la Révolution Française furent les héritiers des philosophes des Lumières.

Madame Christine Le Bozec dans son livre *La Première République* analyse leur dérive face « à l'horrible contingence du monde extérieur » ; elle nous montre comment les « opportunistes », privilégiant leur intérêt personnel ou celui de leur clan, ont su « se maintenir coûte que coûte, quitte à sacrifier leur conscience et à oublier l'enthousiasme de leurs

idéaux de jeunesse » tout en restant attachés aux conquêtes de 1789 ; « *ce dualisme paradoxal caractérise le libéralisme à la française* » et explique les réactions schizo-phréniques de notre société.

Condorcet, comme d'ailleurs Robespierre pour ne citer qu'eux, payèrent de leur vie leur refus du compromis.

A-4.c. A la fin du XIX^e siècle

Un prodigieux essor des connaissances multiplie les découvertes fondamentales et leurs applications techniques. Les héritiers de Diderot, Auguste Comte et le Cercle de Vienne affirment, dans *le Positivisme* et *l'Empirisme logique*, que la science doit reposer uniquement sur les faits du monde physique et de l'expérimentation ; le scientifique cesse de s'intéresser au « pourquoi » pour s'interroger sur le « comment ».

La pensée rationnelle est loin d'avoir triomphé, et simultanément nous avons vu se développer le colonialisme, le stalinisme, le nazisme et éclater les deux guerres mondiales.

Toutes ces doctrines ont été également remises en question de l'intérieur par l'évolution et les progrès de la science elle-même : théorie atomique, théories de la relativité, mathématique et physique quantique... Le paradigme de la raison universelle, capable d'expliquer l'univers dans lequel nous sommes plongés, sans savoir pourquoi, est mis à rude épreuve par les dernières découvertes de la science qui, loin de clarifier les réponses ne font que les complexifier.

A-4.d. Ce que nous savons aujourd'hui :

Nous savons aujourd'hui que toute la matière visible de l'univers n'en constitue qu'une infime partie. Les connaissances actuelles ont atteint leurs limites ultimes ; à l'instant où la relativité générale et la physique quantique sont impuissantes et où nous ne pouvons répondre à la question fondamentale que nous nous posons depuis le début de l'histoire : « *qu'y avait-il avant ?* ». Nous sommes arrivés aux limites du « *comment ?* ». Alors la pensée magique réapparaît et nous donne son explication : « Il y a un Dieu créateur de l'Univers ». Idée aussi simple que forte, magnifiquement et symboliquement illustrée par Michelangelo Buonarroti au plafond de la Chapelle Sixtine. C'est peut-être ce qui a fait écrire à Malraux : « *Le XXI^e siècle sera spirituel ou ne sera pas* », citation que l'ex-Président Sarkozy s'est autorisé à transformer en : « *Le XXI^e siècle sera religieux ou ne sera pas* ».

B– L'évolution de l'économie du monde contemporain

A l'origine et pendant plus de trente mille ans l'économie du monde occidental s'est développée et s'est transformée autour d'un modèle unique, d'une économie basée sur l'agriculture prépondérante, activité motrice des évolutions et des progrès de l'humanité. La révolution industrielle, de la fin du XIXe siècle, n'a pas véritablement bouleversé nos sociétés occidentales. Selon Braudel, la naissance du prolétariat n'est qu'une récente et courte péripétie dans la longue relation dominants/dominés qui caractérise l'histoire économique dominée, toujours d'après Braudel, par le « capitalisme » depuis la plus haute antiquité.

C'est la mondialisation qui bouleverse véritablement le monde dans lequel nous vivons en remettant en question l'organisation sociale, l'organisation du travail et même la nécessité de l'existence des états.

B-2. Le suicide de l'occident

Au XX^e siècle, l'Occident, (et surtout l'Europe) se lance dans deux guerres suicidaires. La population civile subit plus de pertes que les « *combattants* ». La catastrophe humaine provoquée par la deuxième guerre mondiale est très certainement un des plus grands cataclysmes de l'histoire. On se demande toujours comment, par exemple le peuple allemand (dans sa grande majorité), a pu se laisser entraîner par un fou paranoïaque dans cette aventure insensée.

L'humanité a, depuis, appris à vivre dans un monde où massacres, torture et exil de masse sont devenus des expériences quotidiennes ; la banalisation du mal, pour reprendre une expression de Hannah Arendt, est peut-être l'aspect le plus tragique de la catastrophe.

Qu'en est-il de la raison dans tout cela ?

B-3. La mondialisation

B.3.a. Les trente glorieuses et la crise

Durant les « trente glorieuses » de 1950 à 1980 - ce qu'on appelle parfois « *l'âge d'or* » - les sociétés subissent les plus grandes transformations -économiques, sociales et culturelles - et les plus rapides de toute l'histoire, transformations toujours à l'oeuvre sur toute la planète.

Puis la crise est arrivée et si on la prétend « résolue », les jeux boursiers et les spéculations continuent de plus belle : « *La Raison* » a dû céder devant les intérêts financiers.

Consulter le Cahier n°16 du cercle « Ce qui rassemble et divise les hommes. » - page 79 : « Les équivoques de la pensée unique ».

B-3.b. Où en sommes-nous ?

Dans cet univers mondialisé –où le citoyen est tenu dans l'ignorance des évolutions et où la démocratie est mise en péril - il est possible de relever quelques aspects incontestables de l'évolution en cours de la mondialisation qui se caractérise par :

- une concentration du capital, c'est-à-dire qu'une petite minorité accumule de plus en plus de richesse au dépens de l'immense majorité du reste de la population. C'est certainement l'aspect le plus important et le plus nouveau de l'économie mondiale dont les causes et/ou les conséquences peuvent se décliner comme suit :
- un arbitrage systématique de la répartition des plus-values en faveur du capital ;
- la délocalisation des industries dites « *de mains d'œuvre* » vers les pays de l'Est ou du tiers-monde ;
- une orientation des recherches et des inventions vers une diminution drastique de la main d'œuvre.
- une révolution du capitalisme avec « *l'Uber capitalisme* ». (lire le n° 471 de « Challenge » du 31 mars 2016)

Nous sommes loin de *La Raison* avec son corollaire de solidarités, ce grand rêve évanoui au vent de l'histoire !

*« Développé sous l'ère industrielle, le droit social est devenu désuet »
Jean-Marc Daniel, professeur à l'ESCP Europe.*

B-4. Conséquences sociologiques

B-4.a. La crise morale

La crise engendrée par la mondialisation se généralise, s'accroît et affecte de plus en plus, notre société. En dépit des valeurs de « *La Raison* », en dépit des beaux discours qui la célèbrent, il est à craindre que nous laissons à nos descendants un monde sans idéal et sans morale. L'espoir d'un monde meilleur est sans cesse démenti par les faits qui ne laissent présager rien de bon pour l'humanité.

B-4.b. Les Français face aux attentats : une attitude irrationnelle

Nous savons que les attentats ont développé chez les citoyens Français toute une gamme de comportements et d'opinions qui échappent à la raison, légitimement dictés par la peur, souvent entretenus par les hommes politiques et les médias, et essentiellement fondés sur l'émotion.

Le repli sur soi, le rejet de l'autre, la méfiance à l'égard de l'étranger, l'intolérance sous toutes ses formes, et toutes les formes de violences, ont été engendrés par l'ampleur incontestable des attentats et leurs conséquences sanglantes pour une grande majorité des citoyens.

C'est aussi l'occasion rêvée pour les charlatans intégristes de tous bords de s'engouffrer dans la brèche et de profiter des maillons faibles. Et il ne suffit plus que la raison nous incite à penser que nous sommes en guerre, nous n'avons manifestement pas le pouvoir de nous attaquer aux causes.

Quel est donc le pouvoir encore dévolu à « *La Raison* » dans ce chaos qu'est la société occidentale où l'émotion l'emporte dans la conduite des hommes? Pourquoi en sommes-nous arrivés là ?

« *On appelle émotion une chute brusque dans le magique.* »
Jean-Paul Sartre

C- l'éducation à la pensée rationnelle est-elle possible ?

« *Un enfant ce monstre que les adultes fabriquent avec leurs regrets.* » *Jean-Paul Sartre.*

C-1. Qu'est-ce donc que l'éducation ?

Inévitable question préalable à tout projet éducatif, « *e-ducare* » c'est conduire d'un état à un autre. D'où la nécessité de définir le but, et surtout, que ce but soit commun à la famille, au milieu, aux média, et aussi à « l'école »...

Puisque nous avons limité notre réflexion à la pensée rationnelle, nous nous rallierons à la conclusion du manuel d'Emile Planchard dans « *La pédagogie scolaire contemporaine* » ; il l'exprime dans cette formule : « *Eduquer, c'est s'efforcer de créer l'autonomie de la personne.* ».

C-2. Obstacles et difficultés

D-2.a. Cette conception « libérale » de l'éducation qui remonte à Platon, a été et est toujours contestée par tous ceux pour qui l'éducation est « *l'action par laquelle une génération transmet à la suivante ses valeurs et ses connaissances* ».

D-2.b. Elle est également critiquée par ceux qui ont une conception « utilitaire » de l'éducation et dont l'antienne médiatique fort connue est : « *Tous ceux qui sortent de l'école sans diplômes* », et qui, en fait, sous entendent, « *sans une formation immédiatement utilisable sur le marché du travail* ».

D-2.c Dans la conception de l'éducation telle que nous l'avons définie, il resterait à déterminer quels sont les savoirs à acquérir, les aptitudes à développer et quelle pédagogie permettrait la réalisation de cet objectif ; d'où évidemment, de nouvelles contestations et d'inévitables débats.

D-2.d. L'école ?

Derrière ce vocable se cachent des réalités très différentes.

« *Il ne s'agit pas de nier que les activités et les modes de pensée qui constituent une manière civilisée de vivre sont difficiles à maîtriser. C'est précisément la raison pour laquelle la tâche de l'éducation est si ardue et qu'il n'y a pas de raccourci.* » Richard Stanley Peters.

Mais derrière les grands principes qui définissent les objectifs généraux de l'école, et les objectifs particuliers de ses différents niveaux, se cache une autre réalité. Une fois encore, le double objectif de l'école –former le citoyen et transmettre des savoirs fondamentaux– se trouve sacrifié aux impératifs économiques, à la dictature de la finance.

Il faut constater enfin que les religieux, catholiques en tête – également encouragés par les propos du président Sarkozy au sujet de la suprématie du prêtre sur l'instituteur– ces religieux, donc, sautent sur l'occasion que leur procurent les récents événements pour remettre en question la laïcité, demandant entre autres qu'on enseigne, au moins au niveau universitaire, la théologie et l'islamologie.

Une dernière information est enfin porteuse d'une réelle espérance : la nomination de Michaël Foessel comme professeur de philosophie à Polytechnique.

En effet : « *Ce « démocrate radical », comme il se qualifie lui-même, ne poursuit qu'un objectif depuis son arrivée à l'X : ouvrir l'esprit des 500*

*élèves pour les conduire à une réflexion critique sur leur propre pratique, sur le statut de la science et sur son rôle dans le monde contemporain »
Carole Chatelain.*

Peut-on espérer que La Raison triomphe et que nos futures élites arrivent à relativiser leurs certitudes ?

En guise de conclusion.

Le concept de « Raison » est une idée philosophiquement séduisante dans un absolu, un idéal, mais il n'est pas efficient dans la réalité quotidienne. Pour le dire, peut-être, d'une manière plus poétique, c'est un idéal, un but rêvé, désiré, sans doute inaccessible. Soyons quand même optimistes ; il est peut être possible d'essayer de s'en approcher et l'incertitude de la victoire ne doit pas nous faire renoncer au combat.

« Nous cherchons dans l'infini du ciel étoilé une résonance avec nos abîmes intérieurs aussi bien qu'une réponse à nos interrogations fondamentales. »

Jean-Pierre Luminet.

Remerciements

Le président remercie les membres du Cercle pour leur participation assidue à la réflexion commune :

Michel AMREIN, Alain BANDIERA, Annie BERNARD, Jacques BERNARD, Philippe BOURDIN, Guy BRUNET, Guy CAGNIANT, Gérard CHANEL, Claire CHAUSSADE, Guy DUMOULIN, Gérard FANDARD, Roland FERRANDON, Dany HADJADJ, Laurent HECQUET, Alain LAMUGNIERE, Ismael MACNA, Pierre MIELE, Martine PHALIPAUD, Hélène PIERRON, J-Jacques PIERRON, Patrick POCHET, J-Pierre PRADIER, Pépita PRADIER, François ROBERT, Alain ROUME, Monique STORKSEN, J-René TOURNADRE, Roger VIDAL.

Publications du Cercle Condorcet du Puy-de-Dôme

Hors série	1992	République et démocratie aujourd'hui « Tables rondes du Cercle Condorcet de Clermont-Ferrand, 18 novembre et 3 décembre 1992. » dans Cercle Condorcet (Ligue française de l'enseignement), Série jaune n°30, Paris, 1993.
Cahier n° 1	1994	Bicentenaire de la mort de Condorcet Condorcet, l'école et la nation – Conférence-débat de Catherine Kintzler
Cahier n° 2	1995	Sport et société
Cahier n° 3	1996	Femme et citoyenneté
Cahier n° 4	1998	Le service public
Cahier n° 5	2000	La région Auvergne existe-t-elle ?
Cahier n° 6	2002	Le patrimoine en question : « Sur les sédiments du passé, la culture en devenir »
Cahier n° 7	2004	Territoires et citoyenneté : « Les enjeux des décentralisations »
Cahier n° 8	2005	Comment maîtriser le pouvoir de l'image ?
Cahier n° 9	2006	Les valeurs de la République face aux questions du communautarisme
Cahier n° 10	2007	Judiciarisation de la société : néfaste ou salubre ?
Cahier n° 11	2008	L'enseignement du Français en question(s)
Cahier n° 12	2009	Que reste-t-il des Lumières ?
Cahier n° 13	2010	La réforme des collectivités territoriales
Cahier n° 14	2012	La reconnaissance de l'autre : une clef pour vivre ensemble ?
Cahier n°15	2014	Informé et/ou manipulé
Cahier n°16	2015	Ce qui rassemble, ce qui divise les hommes

Cahiers disponibles en ligne sur le site
<http://condorcetclermont.fr>